

Jean-Paul Damaggio

# **Péquins en 68 à l'E.N. de Montauban**

Histoire et souvenirs

Editions La Brochure  
82210 Angeville  
Août 2011  
ISBN : 978-2-917154-67-0  
<http://la-brochure.over-blog.com>

**Sommaire :**  
**Mise en garde, p.7**

**Récit**

Détour par un brin d'histoire, p. 24

**La vie non scolaire**

La visite en 1968, p. 37  
L'entrée et le dortoir, p. 42  
Le réfectoire, p. 47  
La salle d'études, p. 50  
Le foyer, p. 53  
La salle de cinéma, p. 56  
La bibliothèque, p. 63  
L'école annexe, p. 66

**Comprendre le miracle école normale, p.68**

**La vie scolaire, p. 77**

**Les portraits de professeurs, p. 81**

Le prof de gym : Bertuel, p. 83  
L'histoire et la géographie : Ombret, p. 89  
Le prof de français : Dinguirard, p. 93  
Les mathématiques : Boubila, p. 101  
Les langues : Mme Germain, M. Carranza, p. 107  
Bâtiment scientifique: Cavaillé et Physicou, p. 110  
La musique : Mme Vallespir, p. 115  
Le dessin : Dautry, p. 118  
Appartements : directeur et intendant, p. 124

**Le lieu ultime, p. 126**

**Conclusion, p. 129**

**Documents : Voir sommaire page : p. 137**

**Sources, p. 204**

à Jacques et Eliane Latu à Monsieur Léonétou et  
à Madame Chanabé

« *Ma conscience me refuse  
d'être un marchand d'illusions.* »  
Gérard Tartanac, paysan lomagnol.

A la mémoire de **Mouloud Ferraoun**

« *En 1932, il entre à l'Ecole Normale de  
Bouzaréa. La formation qu'il y reçut devait le  
marquer toute sa vie sur les plans idéologique,  
esthétique et linguistique. C'est là qu'il fait la  
connaissance d'Emmanuel Roblès.* »

Présentation de l'écrivain Mouloud Ferraoun  
dans **la terre et le sang** réédité en Algérie en  
1992. Pour qui l'aurait oublié rappelons que cet  
instituteur a été assassiné le 15 mars 1962 par l'OAS.

Ce livre complète : **Avignon 2010, Marthaler  
out, Benedetto off**, ouvrage qui doit tant aux  
instituteurs, comme le démontre **René Merle** dans  
la préface, et publié aux Editions La Brochure.

«Qui donc dans nos campagnes désire que ses enfants soient instruits ? le cultivateur : mais celui-là il a l'aisance nécessaire pour payer les classes de son enfant [...]. Quant au paysan, j'en conviens, il ne témoigne pas le même désir d'envoyez son enfant à l'école, et il n'a peut-être pas tort : car l'enfant qui a suivi l'école, trop souvent ne veut plus ensuite tenir la charrue [...]. Oui, je dis et je soutiens que l'enseignement primaire ne doit pas forcément et nécessairement être mis à la portée de tous ; j'irai même jusqu'à dire que l'instruction est suivant moi un *commencement d'aisance* et que l'aisance n'est pas réservée à tous. Je suis hardi, très hardi, j'en conviens : mais que voulez-vous ; je considère les choses telles qu'elles existent ; je ne puis consentir à laisser mettre du *feu sous une marmite sans eau* ! »  
Adolphe Thiers

(Adolphe Thiers a le mérite de la franchise de la droite. En retour on comprend que l'instituteur dont la fonction est d'apporter le *commencement d'aisance* ait souvent eu du mal à se trouver dans ce discours de droite. Si, cent ans après, le propos de Thiers était encore au cœur de la politique de droite, qui le comprend à présent, à l'heure de la disparition des paysans ?)

« Pour enseigner, il faut savoir jouer la comédie. »  
M. Léonétou

## Mise en garde

En croisant Simon Sermet, devenu sous la plume de Pierre Gamarra, le symbolique *Maître d'école*<sup>1</sup>, l'écrivain, appuyant son roman d'une dédicace à tous les maîtres de l'école laïque, m'avait quelque peu frustré : du premier chapitre, où Simon est reçu premier au certificat d'études, le récit passe aussitôt à son installation comme instituteur, faisant allègrement l'impasse sur le temps passé à l'E.N. Or, en filigrane, son séjour dans cette école apparaît aux moments cruciaux.

En feuilletant l'édition de 1972 du livre, je retrouve aujourd'hui cette frustration dans le trait soulignant page 46 cette formule caractérisant le métier d'instituteur : « le métier de semeur ». Pendant la guerre 14-18, Simon se retrouve dans les tranchées avec un copain de l'école normale à qui Pierre Gamarra prête le propos suivant : « On avait appris le métier ensemble. Pas ce métier là. Pas le métier de tueur. Le métier de semeur, le métier de maître d'école. Tout le contraire. On était à l'E.N.

---

<sup>1</sup> *Le Maître d'école*, Pierre Gamarra, Editeurs français réunis, 1972.  
L'auteur est enterré à Bessens Tarn-et-Garonne.

ensemble. Trois ans à l'Ecole normale de Toulouse avant de monter au front. Toi, tu venais de ta campagne. Tu étais un bon garçon, silencieux, docile, bûcheur. Moi, j'habitais Toulouse, dans une petite rue du côté du Capitole. Mon père était cordonnier. » L'union de l'urbain et du rural.

Plus loin, à un autre moment clef, en 1924 nous apprenons : « Aux approches des élections de 1923, un collègue d'un village voisin, ancien camarade de l'Ecole normale vint le trouver... »

Si on ajoute à cet événement déterminant pour Simon, le fait qu'il va se marier avec l'institutrice veuve de son copain mort à la guerre... le tableau est complet : le temps d'école normale absent du récit sous-tend pourtant toute l'histoire...

Et si, après quelques demandes insistantes, Pierre Gamarra a donné son nom à une école de Montauban, ce n'est que justice.

\*

Cette absence de récits sur la vie à l'école normale court tout au long d'histoires du métier d'institut et ma frustration de 1972, née à la lecture du roman de Gamarra, n'a pu que se renforcer avec le temps. Par chance l'Association des Anciens de l'Ecole normale de Montauban a publié dans son bulletin, une exception à la règle, les souvenirs de Paul Darasse<sup>2</sup>. Il confirme qu'on disait déjà *péquin* en 1918 !

---

<sup>2</sup> Un Saint-Antoninois que j'ai le regret de ne pas avoir rencontré, un instituteur passionné de préhistoire, une figure.

Ce qui me permet tout de suite de clarifier le titre de ce livre : la référence à 68 signifie le récit de l'année scolaire 68-69 à l'E.N., les *péquins* désignant les membres de la première année.

Le *péquin* (ou la *péquine*) est donc le nouveau dans l'établissement, soumis au bizutage qui, année 68 oblige, sera parfois de pure forme. L'envie de porter atteinte à la dignité humaine, pour marquer au fer rouge l'appartenance à une communauté historique, était en berne. Plus ou moins... comme on va le voir.

Cet usage du mot *péquin* était-il propre aux écoles normales en général, vu le système centralisé français ?<sup>3</sup> Après vérification, à Aix en Provence on disait *scaïe*, à Toulouse *festos* et *festotes* (*carré* et *cube* pour les deuxièmes et troisièmes années), donc les traditions étaient propres aux établissements. A Avignon, on disait les *canards*, ce qui renvoie au bizutage. Les *canards* devaient posséder un *permis de chasse* sous peine de brimades diverses. Parmi ces brimades, juste avant le recul de ce procédé moyenâgeux, il y avait la séance des coups de polochons. Peu avant 68, un Normalien eut l'idée d'habiller la taie d'oreiller d'une bouteille anti-incendie (les formes se ressemblent n'est-ce pas !). Résultat : l'hôpital pour le premier canard du groupe ! Qu'a fait le directeur de l'établissement ? Le coupable a été blanchi : le mauvais coup ayant été le résultat d'une chute dans l'escalier ! Pour

---

<sup>3</sup> Cette simple existence de surnoms a des implications importantes que nous retrouverons.

retrouver un brin de justice, les élèves de la promotion, ayant découvert une manie du coupable -donner des coups de pied dans les cartons- installèrent un jour, une belle brique dans l'un d'eux, et à son tour le malotru se retrouva à l'hôpital pour un orteil cassé.

Si, à la rentrée 68 à Montauban le bizutage fut plus calme, une anomalie va nous montrer que quand le « naturel » est tenu en respect devant la porte, il entre alors au galop par la fenêtre.

Il a fallu le cas d'un treizième pour révéler les turpitudes que chacun cache ensuite. Cette année-là à l'E.N. de Montauban il y avait douze places par sexe donc pas de treizième prévisible sauf qu'il existe des listes complémentaires au cas où... et le cas se présenta : une défection a fait entrer à l'E.N. un péquin de dernière minute. Le treize lui porta chance mais aussi malchance. Chance pour cet orphelin venue d'une famille d'agriculteurs dont le père était trop tôt décédé suite aux séquelles de la guerre. Sur les conseils du directeur du Collège de Bagnac il avait passé le concours pour l'E.N. de Montauban où ce directeur avait été normalien. L'E.N. c'était une façon certaine d'adoucir une vie de famille sous la conduite d'une mère courageuse. Donc, après une semaine au lycée Champollion de Figeac, le jeune de quinze ans pris un matin le bus pour Montauban, descendit à la gare routière (elle fonctionnait encore), marcha les dernières trente minutes avant l'entrée dans son univers définitif, le monde des instits.



L'administration installa son lit avec les quatrième années en sachant par avance que ce péquin allait en devenir le souffre-douleur. En y réfléchissant aujourd'hui, le prétexte d'absence de place dans la chambre des membres de sa promotion était factice car, dans la chambre des grands, il fallut ajouter un septième lit comme on aurait pu le faire ailleurs. Si le bizutage avait globalement disparu, le jeune égaré parmi les grands fut contraint d'en baver. Jusqu'à ce quatrième année qui, se prenant sans doute pour un géant, utilisa toute l'année ses lames de rasoir ! Les autres péquins n'avaient qu'une connaissance lointaine de la situation de ce normalien qui ne reviendra chez lui qu'à Noël quand presque tous rentraient chaque week-end.

Lit en portefeuille, lit en cathédrale et tant d'autres vexations qui auraient pu prendre une tournure plus dramatique si l'orphelin venait d'une vie douillette. Des quatrième années le défendaient dont le major et un autre que j'ai ensuite croisé bien souvent, décédé aujourd'hui et qui était la bonté même. Qui donc l'avait affublé du surnom de Ma Caniche ? Un des prétendants au rôle de géant ?

Entre soumission et révolte, entre pleurs et rigolades, le péquin s'accoutuma.

Dans cette situation, comme le directeur de l'E.N. d'Avignon, les pions étaient du côté des caïds, sans doute pour s'éviter des problèmes. Non seulement ils étaient au courant mais ils cautionnaient. Si le directeur de Montauban avait été informé, il aurait mis un terme à cette situation mais le principe du

bizutage c'est que la victime préfère garder pour elle les humiliations.

En découvrant ce témoignage, j'ai enfin compris pourquoi ils sont très rares ceux qui ont souhaité écrire leurs souvenirs d'E.N. Ils savent trop que quand on est jeune et con, il n'y a pas de quoi en être fiers ! Surtout pour des personnes qui ensuite, devant les enfants, le jour de leur premier poste, sont obligées de changer de registre. On peut même penser que l'approche de l'entrée dans la vie définitive suscitait encore plus l'envie de déconner, juste avant. Un peu comme les jeunes conscrits, qui, avant de rejoindre la caserne, s'autorisaient les plus folles opérations dans leur village.

A la rentrée 69, quelques éléments jouèrent encore ce jeu du bizutage dont ma sœur a été épargnée au dernier moment par un normalien plein d'une humanité qui ne le quittera pas.

Un normalien des années 1915-1916 à Montauban, André Delmas (rien à voir avec Louis Delmas) instituteur syndicaliste de premier plan raconte ses souvenirs... sans oublier l'E.N. Ses observations font suite à l'année 1914 où, au collège, il y avait un prof d'E.N. qui venait remplacer les profs manquants et que tout le monde regardait comme un savant. Malheureusement, il était myope et supportait le pire des chahuts. André Delmas écrit :

« Des garçons de seize ans, même si quelques-uns d'entre eux ont le désir d'apprendre, ne peuvent pas résister à la tentation de faire du chahut. »

Cette myopie n'empêchait pas M. Feille de rentrer chez lui en vélo à Saint Etienne de Tulmont où sa femme était institutrice.

Ses années d'E.N., Delmas les appelle « deux années grises », un peu à cause de la guerre, beaucoup à cause de la vie dans l'établissement. Il dit : « J'avais imaginé, au cours des mois précédent le concours, que les normaliens, dans les beaux bâtiments du boulevard Montauriol, menaient une vie d'études certes, mais qu'ils étaient assez libres de leurs activités... » Ils étaient trente-cinq sans pension, la bibliothèque était fermée et les professeurs étaient presque tous des antiquités.

Dans le portrait des professeurs je retrouve une énumération de cas originaux qui conforte celle de 1968 même si les originalités étaient très différentes. Une constatation est restée valable : « Nous étions tous issus de milieu modeste. Les fils de gendarmes, de petits fonctionnaires, d'artisans ou de petits propriétaires ruraux travaillant eux-mêmes leurs lopins de terre dominaient ; quelques fils d'instituteurs préféraient encore cette voie sûre à celle du lycée qui conduisait aux carrières bourgeoises. Nous étions du peuple et nous en avions la fierté. Aucun complexe d'infériorité à l'égard des fils de la bourgeoisie qui fréquentaient les établissements d'enseignement secondaire publics ou privés. »

Quant au portrait du directeur M. Lalaurie, il mérite aussi l'attention : « Lorsqu'il était obligé d'intervenir, à la suite de la plainte d'un professeur ou de récriminations de gens du quartier troublés par un chahut trop prononcé, il sermonnait

l'intéressé directement mis en cause. Et s'il s'agissait de quelque méfait ou vacarme collectif, il appelait le major de la promotion. J'ai le souvenir de ses colères feintes. Jamais il ne me demanda de dire qui était particulièrement responsable. Au fond de lui-même, il approuvait qu'on gardât le silence. Mais il lui déplaisait fort que, dans ce secteur de la ville où résidaient des familles aisées, pieuses et réactionnaires, solidement appuyées sur l'évêché tout proche et sur des communautés religieuses, on pût reprocher à ses normaliens de se conduire assez mal. »

On vérifie que le chahut était présent et que les surveillants étaient bienveillants mais revenons au terme de péquin.

Peut-être n'est-il pas accidentel d'observer qu'il est employé à contre-sens ? Venant de l'argot militaire, il a été emprunté au provençal (*pequin* dit Mistral), peut-être à cause des armées révolutionnaires de 1792, pour évoquer le petit maigrichon, le *pequeño* en espagnol, et par moquerie, le civil, le non initié, l'extérieur à la communauté militaire ! (j'ai retrouvé ce sens sous la plume de l'écrivain Razoua). A l'E.N. de Montauban, les *péquins* formaient une communauté venue de l'extérieur, qui devait en passer par les rites pour trouver place dans la grande maison.

En 2011 je retrouve le mot *péquin* dans la bouche de Jack Ralite qui dénonce la politique de Sarkozy visant à proposer une politique culturelle « en

fonction de la demande des gens ». Ralite répond : « Il faut bien au contraire monter des pièces « que les gens verraient avant de les aimer » comme disait Vilar. On ne demande pas au scientifique, à l'intellectuel, de se mettre au niveau du péquin. »<sup>4</sup>

Bref, le péquin c'était l'ignorant et ignorant on l'est souvent plus qu'on ne le pense... vu justement qu'on est ignorant !

\*

A partir de 1968 la promotion commence à éclater. L'E.N. si petite ne peut avoir une filière langue allemande qui concerne trop peu d'élèves, pas plus qu'elle ne peut avoir une filière littéraire. L'essentiel des normaliens doit utiliser de manière plus ou moins obligatoire, la filière dite « Bac D » (sciences expérimentales) située entre les Sciences (C), et les Lettres (A)<sup>5</sup> et conçue pour eux, suite à la décision de leur faire passer le bac comme les autres lycéens. Quelques membres de la promotion partent vers le lycée Michelet, ou le Lycée Bourdelle. Cette année là, il reste dans la seconde de l'E.N. dix élèves sur vingt-quatre reçus ! Une dizaine de reçus est entrée directement en première. A la rentrée suivante, même phénomène, les dix de la classe de seconde reçoivent le renfort d'une dizaine de reçus de 1969 passant aussitôt en première ! Le « groupe classe » est donc différent de la promotion : la légende de la photo page 106 est donc erronée !

---

<sup>4</sup> Journal La Terrasse, été 2011

<sup>5</sup> Cette fausse opposition date de Napoléon III et elle ne finira jamais de provoquer d'importants dégâts dans les apprentissages.

Pas surprenant si des parents bien informés désiraient pour leurs enfants aux résultats fragiles, qu'ils suivent une telle filière, car chacun imagine que les jeunes y sont mieux aidés qu'ailleurs. Sauf qu'il faut passer un concours...

\*

Ce concours étant considéré comme difficile, dans les CEG en voie de transformation en CES, il y avait une classe de troisième spéciale où les enfants du peuple bénéficiaient de l'esprit « classes préparatoires ». Au collège de Caussade, le directeur Rigal poussait même le souci jusqu'à proposer le concours dans le département repéré le plus facile, le Vaucluse (facilité appuyée sur le comparatif entre nombre de places offertes et nombre de candidats). Comme tout concours, la difficulté était plus une affaire de l'ordre... du hasard que de l'ordre des savoirs. De plus, il y avait des absents à l'épreuve : les meilleurs élèves destinés à l'école secondaire visaient davantage l'université que l'enfermement dans l'école normale et ne venaient donc pas s'affronter aux candidats présents.

Mon prof de français en classe de seconde au Lycée Ingres, s'est étonné en découvrant mon nom affiché parmi les admissibles sur le portail de l'E.N. Il me savait si mauvais en français et il croyait lui aussi le concours si difficile<sup>6</sup>, qu'il s'est exclamé devant la classe : «c'est bien vous qui êtes inscrits

---

<sup>6</sup> S'agit-il de l'effet supplémentaire du proverbe : La pluie des larmes est nécessaire à l'instruction ?

parmi les admissibles ? » A la récréation, je suis allé vérifier (les deux établissements sont proches), et en effet, à mon propre étonnement, j'étais parmi les admissibles.

Cette réputation surfaite de concours difficile pour une école de haut niveau m'incita, bien qu'orienté par le lycée vers la classe de première, à demander le redoublement de ma seconde. Voilà mon état d'esprit de *péquin* en 68-69.

Cette réputation avait une autre conséquence plus grave car plus générale. A partir du moment où nous avons passé l'épreuve, à partir du moment où nous savions notre avenir professionnel assuré (rares étaient les recalés au bac et les recalés au CFEN, le Certificat de Fin d'Etudes Normales), l'émulation à l'école normale de Montauban devenait quasi nulle. Ce qui, sur le bulletin de note prenait la forme suivante sous la plume du directeur : « Ne pas s'arrêter aux seuls résultats aisément acquis. » ou « Faire plus que ce qui est facile à faire, est formateur. »

Il serait utile de comparer les résultats de normaliens qui restaient dans les filières lycéennes, donc dans un univers plus compétitif, avec ceux installés à l'E.N., pour mesurer l'importance du laisser-aller de ces derniers.

Attention, les heures de cours comme les heures d'études étaient nombreuses à l'E.N., mais l'objectif était souvent la moyenne. Nous pouvions voir les effets de 68 sur le bulletin de note<sup>7</sup> : après une présentation des résultats allant de 0 à 20 au

---

<sup>7</sup> Des bulletins se trouvent pages 76 et 100.

premier trimestre, nous sommes passés à une présentation en cinq lettres A, B, C, D, E, la dernière n'étant jamais utilisée.

Normalien d'une petite école normale, cette taille renforce la faible émulation. Dans une E.N. de ville universitaire, l'aspiration par le haut des normaliens (vers le statut de prof) a pu se vérifier maintes fois, avec y compris des profs d'E.N. prêts à aider des jeunes à passer l'agrégation. A Montauban, seul un exploit permettait une sortie du système. Aller à la fac de Toulouse, c'était tout un voyage. Ce système fermé ne m'est cependant pas apparu comme une prison. Rentrer à l'E.N. à quinze ans, pour une vie dans l'éducation nationale, c'est aux yeux d'esprits «modernes» actuels, s'ankyloser à jamais ! Or ce fut l'inverse...

Une étude pour la promotion 1958-1962 à Avignon révèle que 57% de la promotion va, après le bac, poursuivre des études universitaires. Sur 34, à la retraite : 12 relevaient du primaire, 15 du secondaire (dont 6 avec le CAPES), 1 psychologue, 1 inspecteur des impôts, les autres étaient passés dans le privé suite à une exclusion de l'école, ce qui ne les empêcha pas d'aller jusqu'aux études universitaires.

L'Ecole normale était donc, suivant les cas, une filière moins fermée qu'on ne le pense. Il faut reconnaître cependant qu'après 1958, la création des IPES (voir plus loin) va faciliter une mobilité surtout quand elle était encouragée par la direction de l'E.N.



Précisons que ce récit est daté : il concerne seulement l'année scolaire 68-69 afin d'éclairer seulement la silhouette de *l'animal* « normalien » à un moment charnière de sa vie. Une année qui fut pour moi, paisible, simple, tranquille. Un seul point me rongeaît : comment en août 68, au moment où partout jaillissait un cri de liberté, l'URSS avait-elle pu envoyer des chars à Prague ?

Le copain symbolisant cette quiétude s'appelait Lionel. Doté d'une grande culture musicale, je me souviens très bien lui avoir demandé son opinion sur une chanson qui charmait mon inculture et lui, pédagogue comme personne, attentif à chacun, respectueux de mon ignorance, m'a expliqué avec diplomatie que plus minable que ça, c'était difficile à faire ! Plus tard, j'ai eu le plaisir d'être son témoin lors de son mariage, responsabilité que j'ai assumée en cette seule occasion. Peut-être qu'autour de moi d'autres ont souffert cette année là, je n'en ai rien vu.

Bref, retracer les cinq années passées dans l'établissement dépasserait largement les limites de ce livre modeste.

Après le lieu (Montauban), la date (68-69), que préciser ? Aujourd'hui, les jeunes générations de France et d'ailleurs ne peuvent comprendre qu'encore à la fin des années 60, des gamins, dès quinze ans, choisissaient une orientation professionnelle définitive en devenant pensionnaires dans un établissement scolaire, même quand la maison familiale était à deux pas ! Miracle supplémentaire : dans l'ensemble, les gamins se tiendront à cette « carrière » (et ses

variantes) pourtant choisie si jeune ! Quelques personnes quitteront le bateau, d'autres s'adapteront aux diverses fonctions de l'éducation nationale, jamais le moule de l'E.N. ne pourra totalement disparaître.

\*

Ce témoignage ne vise pas à évaluer la formation des instits par l'E.N., une formation qui a toujours subi de nombreuses critiques : peu adaptée au travail réel (l'école annexe n'étant pas représentative du premier poste) ; trop théorique ; pas assez sérieuse ; pas assez coopérative car trop autoritaire ; allergique aux pédagogies nouvelles etc. Au fil des décennies, avec le recul, chacun a pu découvrir la difficulté de la tâche qu'est la formation initiale, puis la formation continue de personnes destinées à l'enseignement.

Pour l'essentiel, les sortants de l'E.N. découvriraient des postes pour lesquels ils n'avaient reçus aucune formation<sup>8</sup>. Je me suis retrouvé en cinquième de transition face à un type d'élèves inconnus et j'ai dû, comme d'autres, me former sur le tas. Ce qui, comme nous le verrons, ne disqualifie pas pour autant l'E.N., car toute une vie ne tient pas dans le premier poste.

\*

---

<sup>8</sup> Le Tarn-et-Garonne avait un Institut Médico-Educatif à Mimizan Plage qui recevait régulièrement des normaliens sortants faute d'instits formés à l'enfance « handicapée » ou « inadaptée ».

Cette construction dite école normale (pas seulement les murs mais sa globalité historique que nous allons visiter), était faite, comme toutes les constructions du 19<sup>ème</sup> siècle, pour durer et pendant un siècle, elle a marqué l'histoire de France, quand sa remplaçante, l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM), a tenu à peine vingt ans en ne laissant que quelques traces illusoires ! Elle est la preuve que des forces économiques<sup>9</sup> souhaitant la massification de l'école au tournant des années 50-60, devaient articuler leur volonté et les structures antérieures. J'ai toujours refusé à la fois l'analyse faisant de l'école un lieu autonome de la vie économique, et l'analyse la réduisant à une adaptation à cette vie économique.

L'histoire politique, produite en partie par le système éducatif, ne va pas au même pas que l'histoire économique. Les efforts de de Gaulle en faveur de la massification de l'école, à partir de 1958, auraient pu être entrepris par le PS avant 1958 mais il n'en fit rien. L'histoire de l'E.N. bouscule donc les schématismes même si, au bout du chemin, la logique économique des dominants impose sa loi.

Mon récit se situe donc au cœur de ce mammoth dénoncé par le ministre Allègre, le premier à user ce terme pour mieux le terrasser. Un mammoth, des dinosaures, voilà des animaux connus pour leur impossible adaptation à l'univers ambiant, un talon d'Achille les conduisant irrémédiablement à leur

---

<sup>9</sup> Nico Hirt, Les nouveaux maîtres de l'école, L'enseignement européen sous la coupe des marchés, EPO, janvier 2000.

disparition, sauf que la stratégie d'Allègre (dernier ministre de l'éducation à démissionner sous la pression de la rue en l'an 2000) tout en visant le mammoth, n'apportait rien à la place !

Les péquins de 1968 ne pouvaient qu'admettre le décalage invivable entre le passé et le présent ce qui ne disqualifiait pas totalement le passé sans donner des solutions pour le futur.

Par exemple, la folie des surnoms hantant les murs d'une communauté fabriquée pour créer son propre langage, n'était pas un non sens ; le corporatisme qui en découlait en fabriquant l'univers MAIF-CAMIF-MGEN n'était pas qu'une fermeture ; la soif d'avenirs laissait libre l'horizon !

Si je vais me désigner du prénom de Manuel pour dire l'écart entre le normalien d'hier plutôt idiot, et le Jean-Paul Damaggio d'aujourd'hui souvent fidèle à la dite idiotie, c'est pour rappeler que le souvenir est toujours une fiction et ajouter enfin qu'ici, la personne importe peu, seul compte le système avec tout d'abord des murs.

-Pourquoi vous aimez la neige, dit le maître ?  
- Parce que c'est gratuit. (Enfant 12 ans Meauzac)

## **Récit**

### **Détour par un brin d'histoire**

En 68 Manuel est entré dans l'école sans rien connaître des lieux qu'il observait gamin en

revenant, avec son père de la cuvette de Sapiac où ils avaient suivi un match de rugby.

Depuis, pris par le virus de l'histoire, il se sent obligé de faire un détour par l'étude des murs qui disent parfois plus long qu'on ne pense.

Après la rue de la Banque n°28, l'E.N. de garçons s'installa au Cours Foucault à partir de 1877, lieu actuel des Archives départementales.

Puis l'E.N. du boulevard Montauriol mise en chantier en 1881 en tant qu'E.N. des filles, avant que celles-ci ne partent pour Agen, dans le cadre d'un regroupement, fut la nouvelle E.N. des garçons à partir de 1904<sup>10</sup>.

### **Un atelier de chimie agricole**

En 1882-1884, au Cours-Foucault, le Conseil général toujours responsable de l'E.N., lieu de formation départemental des instits, reçoit, quelques années seulement après l'ouverture de l'école, des propositions d'aménagement. Celles de M. Dubreuilh, professeur d'agriculture, méritent l'attention<sup>11</sup>.

Il adresse une lettre au président de l'institution dans laquelle « il expose que pour pouvoir donner suite au vote du Conseil général concernant l'organisation d'un musée scolaire et d'un petit laboratoire de chimie agricole, il est nécessaire de se procurer un local pour leur installation. Il propose

---

<sup>10</sup> Histoire des écoles normales de Tarn-et-Garonne 1834-1991, André Brustel, auto-édité. Brochure aimablement prêté par l'ami Pautal. Il m'arriva de travailler avec Brustel, l'inspecteur primaire, qui était un grand humaniste.

<sup>11</sup> Informations venant du Recueil des délibérations du Conseil général consultables sur internet.

en conséquence de faire cette installation dans la maison du sieur Bégué, qui serait mise en communication avec l'établissement au moyen d'une porte donnant sur la cour. M. Dubreuilh ajoute que si les ressources manquaient pour payer le loyer du local, dont le prix ne s'élèverait probablement pas au-dessus de 150 fr., il s'engagerait à le prendre lui-même à sa charge. »

Le secteur de Caylus permet au même moment le développement des phosphates<sup>12</sup> et M. Dubreuilh qui suit de près cette industrie... et la méfiance des paysans face à la chimie, en déduit que l'école normale doit montrer l'exemple et il est prêt à payer de sa personne en louant un local !

### **De vastes réparations**

Cette proposition intervient juste après des propositions de réparations détaillées dans un rapport que je reprends ici malgré sa longueur, car il permet de saisir l'état d'esprit de l'époque qui va aboutir à la construction de la nouvelle E.N..

«Notre établissement d'école normale de garçons, qui était, en 1877, considéré au ministère comme l'un des plus complets et des plus satisfaisants, se trouve actuellement insuffisant. La cause en est d'abord due à l'accroissement du nombre des élèves, que vous avez porté de quarante à soixante, et ensuite aux nouvelles décisions ayant augmenté le nombre des professeurs, et tendant aussi à rendre les établissements scolaires plus spacieux et plus

---

<sup>12</sup> Voir le livre de Jean-Paul Damaggio et Pierre Caors, Poumarède, un Réalvillois extraordinaire, éditions La Brochure.

agréables. Elles imposent surtout la création de vastes salles de dessin, d'amphithéâtres et d'un logement pour l'économe.

L'administration supérieure tient rigoureusement à ce que ce programme soit bien observé. Elle est d'ailleurs aussi intéressée que les administrations locales à ce que les projets soient économiques, puisqu'elle fait des sacrifices plus qu'équivalents. Aussi elle s'est adjointe, pour vérifier les projets, une commission technique des plus compétentes. Dans cette situation, l'administration locale a cru devoir nous présenter un projet répondant aux exigences du ministère, non-seulement dans le but de le rendre susceptible d'approbation par ce dernier, mais encore en vue de mettre le Conseil général en mesure d'apprécier toute l'étendue de la question et de prendre, à défaut de la totalité de ce projet, telles sections qui lui paraîtraient les plus convenables.

Le projet d'ensemble qui nous est présenté consisterait principalement dans la construction d'une façade de 63 mètres de longueur sur 8 à 9 mètres de largeur ; ensuite de quelques améliorations des parties anciennes : bâtiments, passages cimentés, préaux, gymnase et abris couverts ; enfin dans une nouvelle construction placée au fond de la cour pour l'école annexe, qui ne resterait pas dans les bâtiments principaux, où son installation est peu régulière.

La dépense qui figure au détail estimatif de ce projet s'élève, pour travaux immobiliers, à la somme de 151 000 fr.

Pour acquisition de mobilier, à 9 000 fr. Total 160 000 fr.

Votre commission a été effrayée de l'importance de cette dépense dont la majeure partie s'appliquerait à l'agrandissement de tous les services ; or, ces services se trouvent assurés d'une manière convenable, ainsi que cela était constaté en 1877, et en ce qui concerne l'augmentation des élèves, il a été pris des mesures dont le résultat a paru satisfaisant à votre commission. Enfin, l'opportunité de la mesure n'est pas bien démontrée, car le chiffre définitif des élèves qui doivent fréquenter l'école ne pourra être bien apprécié qu'après l'achèvement des constructions de l'école normale de Cahors, qui sont en voie d'exécution<sup>13</sup>.

Sans prétendre ajourner indéfiniment l'agrandissement projeté de tous les services, vos deux commissions se sont donc arrêtées à un projet d'amélioration consistant dans une construction à établir du côté du jardin, pour l'école annexe et le logement de l'économe au premier étage. Le logement de l'économe sur l'école annexe ne pourra être considéré que comme provisoire, et comme devant être affecté définitivement au logement du directeur de cette annexe.

Cette construction permettrait de faire face aux exigences pressantes, en créant un logement et un cabinet pour l'économe et une salle de dessin. Ces dernières pièces se trouveraient à la place qu'occupe actuellement l'école annexe. En conséquence, voici le détail des travaux que vos commissions ont

---

<sup>13</sup> L'E.N. de Cahors va accueillir les normaliennes du TetG et en échange celle du TetG accueille les normaliens du Lot, ce qui va durer jusqu'en... 1968.



reconnu indispensables, et qu'elles vous proposent de voter, en demandant le concours de l'Etat pour faire face à la dépense :

Construction de l'école annexe avec premier étage, comme il est dit ci-dessus : 27 000

Mobilier pour le logement et cabinet de l'économe et pour une salle de dessin : 3 400

Perfectionnements dont il a été parlé : 4 000

Amélioration du gymnase, préaux, augmentation des abris : 5 600

Travaux extérieurs, murs de clôture, passages cimentés, perfectionnement des privés, complément d'installation d'eau et de gaz : 20 000.

Total 60 000 fr.

Tous ces travaux sont détaillés dans les pièces du projet.

La double commission s'est arrêtée à ce chiffre comme maximum ; elle a demandé, à la condition que ce chiffre ne soit pas dépassé, que l'école annexe soit installée dans le jardin, avec préaux couverts et découverts, et entrée pour les élèves par le chemin de Fallières. En même temps, le passage couvert projeté au centre de la cour de récréation serait placé à travers le mur mitoyen du côté de l'annexe ; ainsi l'harmonie de cette cour ne serait point modifiée, et le bel aspect du bâtiment serait conservé.

Pour faire face à cette dépense de 60 000 fr., votre commission vous propose de voter un emprunt de 30 000 fr. à la Caisse des écoles, remboursable en trente annuités, et de décider qu'il sera pourvu au service de cet emprunt au moyen

d'un prélèvement, pendant trente ans, d'une somme de 1 200 fr. sur les ressources ordinaires du budget.

Votre commission vous propose, en outre, de prier M. le préfet de vouloir bien demander à M. le ministre d'accorder une subvention de 30 000 fr. sur les fonds de l'Etat.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées. »

C'est dans le débat sur les murs qu'on peut saisir le sens d'un projet et ce débat sera encore plus important pour l'E.N. de Montauriol.

### **La disparition de la chapelle**

En 1884 nous sommes face à une autre nouveauté qui ressort de cette autre délibération :

« Votre commission a été saisie d'une délibération, en date du 9 juin dernier, par laquelle la commission de surveillance de l'école normale de garçons donne un avis favorable à un projet d'installation d'un atelier d'arts manuels dans l'ancienne chapelle de l'établissement.

Lorsque la création d'un atelier d'arts manuels fut décidée, il avait été question de l'installer à côté du musée agricole ; la dépense devant s'élever à 3 600 fr, l'autorité académique a pensé qu'il serait plus économique et plus avantageux à tous égards d'affecter à cet usage l'ancienne chapelle, au moyen de quelques travaux d'appropriation dont la dépense ne dépasserait pas 600 fr.

M. le recteur demandera à M. le ministre de l'instruction publique d'autoriser le prélèvement de cette somme sur le boni de l'école normale; le département n'aurait donc aucun sacrifice à faire pour l'installation de l'atelier d'arts manuels.

Quand ce projet a été soumis à la commission de surveillance de l'école, celle-ci, tout en lui donnant un avis favorable, a fait observer qu'en ce qui concerne la désaffectation de l'ancienne chapelle, elle ne croyait pas pouvoir trancher la question, estimant que sa solution était de la compétence exclusive du Conseil général.

Votre commission, Messieurs, après avoir pris connaissance de la délibération de la commission de surveillance de l'école normale :

« Considérant que le Conseil général, représentant le département, propriétaire des bâtiments de cette école, est seul compétent pour prononcer la désaffectation d'une partie quelconque de ces bâtiments ;

« Considérant que, par suite de la suppression des aumôniers des écoles normales, la chapelle de l'école normale d'instituteurs ne peut plus être affectée au culte religieux ;

« Considérant que l'installation d'un atelier d'arts manuels dans ce local ne saurait dès lors présenter aucun inconvénient ; que la dépense s'élevant à 600 fr. environ, doit être prélevée sur le boni de l'école et qu'il n'en résultera dès lors aucune charge pour le département,

« A l'honneur de vous proposer d'émettre un avis favorable à la désaffectation de la chapelle de l'école normale d'instituteurs, et à l'installation, dans cette partie des bâtiments de l'école, d'un atelier d'arts manuels. » Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées.

## **Des stores ou des persiennes ?**

Les décisions du Conseil général permettent même d'aller jusque dans les détails :

« M. Rolland insiste pour qu'il soit donné satisfaction à la proposition qui a été étudiée dans la commission de surveillance de l'école normale d'instituteurs, et tendant à la substitution de persiennes aux stores des fenêtres du rez-de-chaussée.

M. de Gironde, rapporteur, répond que la commission du Conseil général n'a été saisie d'aucun projet à cet égard, ainsi que le constate le rapport. M. le préfet s'est borné à indiquer que la réparation dont il s'agit était demandée et que l'affaire serait mise à l'étude.

M. Rolland fait observer que la question lui paraît avoir été mal posée. Il ne s'agit pas d'un vote de fonds à émettre, d'un crédit à ouvrir au budget départemental. Il dit que l'école normale possède un boni suffisant pour assurer le paiement de la dépense dont il s'agit. Il n'y a donc qu'à autoriser la commission de surveillance de cet établissement à remplacer les stores par des persiennes.

M. le Président consulte le Conseil général sur la question de savoir si, dans les conditions indiquées, par M. Rolland, il autorise la substitution de persiennes aux stores placés aux fenêtres du rez-de-chaussée de l'école normale de garçons.

Le Conseil général accorde l'autorisation de faire cette substitution. »

Ce petit détour par l'histoire vise à rappeler que les souvenirs - la matière de la suite de ce livre - même face à un document solide comme les

bâtiments, restent d'une immense fragilité. Je pense à cette observation d'une normalienne de 68 : « Je ne me souviens plus où était le labo-photo ! »

On ne sait comment se forment les souvenirs, comment ils s'incrustent, on ne sait ce qu'on oublie et pourtant comment faire autrement pour traiter du sujet qui nous occupe ? Aucune archive ne peut remplacer cette interrogation de la mémoire.

### **L'E.N. à Montauriol**

Le bâtiment est toujours là depuis 1883, identique à lui-même, avec sur le fronton son nom impossible à effacer : « Ecole normale », juste au-dessous d'une horloge inévitable en ces temps anciens où la montre n'avait pas privatisé l'heure. Je suis un passionné des horloges publiques... qu'on trouve à présent sur tous les horodateurs !

André Brustel apportera une information sur cette horloge : « Il est dommage qu'à la construction on ait fait l'économie du clocheton surmonté de sa girouette et d'un paratonnerre, il était très beau. On a laissé heureusement la pendule... qui a troublé le sommeil de plus d'un directeur, mais pas celui de M. Passemard... qui lui a redonné vie car pense-t-il : « on ne doit pas laisser s'endormir l'âme de la maison. » »

Il se trouve que M. Passemard n'habitait pas près de la pendule mais à côté du bâtiment scientifique... donc il ne pouvait pas être dérangé par son bruit.

Chaque élément des bâtiments inciterait à une plongée dans l'histoire qui permettrait de mieux saisir la situation en 1968. En regardant les plans, Manuel note par exemple le bâtiment pour le concierge toujours là en 1968. On l'appelait *le Pitou* par un mystère inexplicable. Homme à tout faire, il était plaisant de le croiser dans les couloirs. Il vivait là avec une épouse et ses deux enfants, un garçon et une fille ; cette dernière, Manuel la retrouvera plus tard secrétaire de mairie à Bruniquel.

En face de la maison du concierge il y avait un autre bâtiment qui devait être dédié à la musique et à l'usage incertain en 1968 (peut-être un lieu pour les outils du jardinage ?).

Ce superbe bâtiment dédié, au départ, aux filles dit mieux que les lois Ferry la mutation concrète de la France entre 1880 et 1890. Jusqu'à présent les filles étaient les oubliées de l'éducation (le lycée des filles arrivera 30 ans après celui des garçons à Montauban). Encore en 1867, la formation des institutrices à Montauban est donnée aux « Dames de Nevers ».

Pour la nouvelle E.N. des filles, M. Flamens, le maire de Castelsarrasin, connu pour ses efforts en faveur de l'enseignement laïque des filles, accepte de payer le quart de la dépense ! Un choix politique oublié...

« - Maître, quand je serai plus grand, je ferai docteur.  
- Et pourquoi donc ? / -Pour te faire la piqûre.  
-Quelle piqûre ? / -La piqûre pour que tu ne mourres pas. »  
(Enfant de 5 ans, Varen)

## **La vie non-scolaire**

### **La visite en 1968**

De quand date la grille de fer forgé qui constitue l'entrée principale et qui a coûté au départ 2 500 F ? Cette grille est immobile depuis sans doute 1969 (depuis on utilise l'entrée des voitures sur la gauche en regardant la façade). Encore en 1967, Manuel est passé par cette grande entrée, puis, attendant qu'on prononce son nom, en a monté les marches du perron pour pénétrer dans une salle, au bout du couloir de gauche, où se tenait le concours de l'E.N. Il savait ne pas être à la hauteur pour devenir « normalien » à partir du moment où le zéro en orthographe était éliminatoire, mais le directeur de son C.E.G. a considéré qu'il fallait tenter cette chance. Elle va lui sourire l'année après, sauf qu'il ne conserve aucun souvenir de ce deuxième concours !

Le bâtiment, par son architecture, va nous servir de guide dans ce voyage à la fois si bref (une année scolaire), et si vaste (il témoigne d'un siècle d'histoire). Depuis les premiers pas qu'y fit Manuel, il a eu l'occasion d'y repasser régulièrement pour réactiver sa mémoire et aujourd'hui encore, l'entrée

est publique, chacun pouvant s'y pénétrer d'un passé sans avenir.

Après sa mutation en IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) voulue par un gouvernement socialiste en 1989, le lieu est pleinement consacré à l'université, autant dire l'antithèse des principes fondateurs de l'établissement ! En conséquence, sous une peau maintenue, des modifications de fond sont venues troubler la fête. Pas seulement par les éléments architecturaux ajoutés ou transformés, mais par l'esprit même. L'école normale a été conçue comme une contre-université pour les pauvres, un lieu parallèle au circuit éducatif « noble », qui débouchait sur un métier inévitable consacré à l'école primaire.

Pour comprendre la référence à la parallèle, il suffit de se déplacer de quelques mètres jusqu'au « Lycée Ingres » (collège depuis la rentrée 1968) qui jouxte presque « l'école normale ». Dans cet établissement, pendant des années, on y entrait au C.P. et on en sortait avec le bac, si tout s'était bien passé ! Rien à voir avec l'école primaire classique dont l'horizon était le certificat d'études ! L'école normale pouvait exceptionnellement achever son travail d'ascenseur social en permettant à quelques-uns de ses meilleurs éléments d'atteindre l'école normale supérieure, qui cependant n'était pas l'université mais une Grande Ecole, en clair une école encore. Nous retrouverons la question au chapitre consacré au « système » école normale avec quelques autres données sur la question.



En conséquence, l'E.N. est minuscule par rapport au Lycée Ingres ; à la taille du département dont elle forme les instituteurs et les institutrices (Manuel a toujours été frappé par ce fait grammatical : instituteur a un féminin, mais pas professeur !).

Le bâtiment comporte en 68, un sous-sol servant pour les douches, un rez-de-chaussée pour la vie scolaire, un premier étage pour les dortoirs, et les combles. Les trois ailes font une cour intérieure. L'une des ailes est continuée par l'école annexe, une école élémentaire dédiée à l'intervention des élèves-maîtres stagiaires. Au milieu se trouve les cuisines et le réfectoire. Sur la partie gauche, quand on regarde la façade, deux bâtiments sont venus s'ajouter, le bâtiment scientifique et le gymnase.

Dans une partie, au fond du bâtiment traditionnel, une construction toute nouvelle : la rentrée 68 sera l'inauguration du bâtiment des filles, l'E.N. devenant mixte. Cette évolution ne fit pas les titres de la presse locale, pas plus d'ailleurs que la rentrée scolaire en général. Seule est mentionnée, cette année-là, l'ouverture du nouveau collège à Castelsarrasin et l'ouverture de l'I.P.M. à Falguières, « le premier I.P.M. départemental pour débiles » titre le journal à une époque où le vocabulaire n'était pas sous contrôle. Mention aussi de la création du service départemental de transport d'écoliers par le Conseil général, une information qui me rappelle que ma mère et d'autres ont été, à Réalville, au cœur de la création du premier ramassage scolaire pour l'école primaire en T. et G., à la rentrée 1963.

Cette mixité de l'E.N. fut pour les filles, un changement radical par rapport à Cahors où la jupe était obligatoire, les sorties dominicales seulement de quelques heures en ville, le retour dans la famille toutes les trois semaines... Mais les filles y avaient une case personnelle alors qu'à Montauban leurs chambres étaient de six lits. A Cahors, il y avait une grande sortie annuelle obligatoire vers Montauban : à l'occasion du bal organisé par les garçons. C'était l'invitation à chercher l'âme sœur. Rappelons tout de suite un principe du concours : autant de garçons que de filles. Quand ce principe a été aboli, la féminisation déjà importante a augmenté à grande vitesse. C'est vrai, le plus souvent, les institutrices avaient les petits, et les instituteurs les grands, mais l'enfant avait au moins la possibilité de se confronter aux deux sexes enseignants, ce qui me semble naturel.

Cette visite des bâtiments impose un détour par l'humain et j'ai choisi l'anomalie des surnoms qui a donné *péquins* quand dans le département du Nord on disait tout simplement les *bleus*. Les surnoms, les sobriquets, vont courir sur les pages de ce livre d'où leur présence dans le titre. Nous découvrirons plus loin les surnoms des professeurs de Montauban. A Aix, en tant qu'élève, l'ami Merle était *le Black* et la belle prof d'anglais *Lolita Twist*. Manuel avait un surnom qui l'a suivi longtemps : *Mucho*.

Le prénom de sa sœur "Miguelita" est né, se souvient-elle, au dortoir, en discutant des surnoms.

Elle a évoqué celui que sa prof d'espagnol en cinquième, Madame Boutibou, lui avait attribué, Miguelita, et qu'elle aimait bien. Une autre normannoise est devenue Nyata pour Marie-France. « Nous vivions ensemble un moment de complicité, de rêve, de création, d'excitation joyeuse dans notre engagement vis à vis de ces surnoms. » indique-t-elle ; un fait qui ne correspond, du côté de Manuel, à aucun de ses souvenirs.

Le sobriquet est une des marques de la créativité populaire, parfois une manière de cacher une origine étrangère (un oncle Mario devenant Roger). L'écrivain montalbanais Raoul Verfeuil (pseudonyme de Raoul Lamolinairie, comme Molière est celui de Poquelin) commence ainsi un conte écrit sans doute vers 1920 :

« On l'appelait le Riche, sans doute parce qu'il était pauvre. Dans le Midi surtout, les sobriquets ne sont pas seulement pittoresques, ils sont ironiques aussi. »

Le début des chapitres ayant des paroles d'enfants, la fin se termine par un proverbe :

« Celui qui veut les fruits ne doit pas couper  
les fleurs. »

« Les hommes se sont mis à écrire pour faire comprendre  
leur langue par les yeux. »  
(Enfant 10 ans, Albias)

## **L'entrée et le dortoir**

La valise prête, conformément à la liste fournie par les autorités (le trousseau), avec tous les vêtements marqués aux initiales de Manuel et de son numéro (90), après le portail franchi en cette fin septembre 1968 (pas celui en fer forgé mais celui sur la gauche), un monde s'ouvre alors, aux nouveaux « élèves-maîtres » plus ou moins inquiets de savoir à quelle sauce ils seront mangés.

Ils ne savent pas alors que cette année 68-69 c'est justement la fin des platanes du boulevard Montauriol changé en axe moderne de circulation. Il était beau ce boulevard, pas seulement à cause de l'ombre, pas seulement à cause des pétanqueurs, mais il était une ambiance unique. La municipalité indique donc en septembre 68 : « Les travaux d'aménagement des boulevards Blaise-Doumerc et Montauriol ont débuté, mardi dernier. Cette opération a pour but de remodeler les boulevards en axe routier moderne, capable d'absorber les importants courants de circulation. Les travaux s'effectueront par tranches successives, arrachages des arbres, terrassements, mise en place des réseaux

d'infrastructures etc.... Les travaux seront finis le 15 juin 1969. » Le dieu voiture faisait des ravages, pour une part inévitables et pour une part irréflechis. Laissons le boulevard à ses travaux et entrons dans l'E.N.

Sur un autre plan, c'est l'époque de *Comment te dire adieu ?* et Manuel aurait aimé savoir qu'à Barcelone **Vázquez Montalbán** était un fan de **Françoise Hardy** ; l'époque d'un déphasé aimant répéter, *je ne fais qu'un seul geste celui de retourner ma veste* ; l'époque de *Tout tout pour ma chérie* et Manuel aurait aimé savoir que **Michel Polnareff** était né à Nérac ; l'époque de *La Cavalerie* de **Julien Clerc** et Manuel aurait aimé savoir que son parolier, le fils de réfugié espagnol **Roda-Gil**, avait vécu les premiers jours de son enfance à Réalville... Puis l'année 68-69 se termine par le succès de **Moustaki** avec *Le Métèque*, et Manuel, sauf découverte ensuite de chanteurs québécois et latino-américains, en resta pour la suite de sa vie à cette chanson de référence.

La créativité ne vient pas seulement d'ailleurs, elle est partout mais une idée domine encore : le génie descendrait du ciel de l'ailleurs ce qui donne le proverbe : nul n'est prophète en son pays !

Après quelques pas dans l'allée centrale, pour les garçons c'est la porte de droite qui donne accès à une aile du vieux bâtiment et de là, par un vaste escalier, ils assistent à la découverte au premier étage de la première pièce cruciale de la nouvelle

vie : le dortoir. Pour les filles, il fallait continuer tout droit vers le bâtiment tout neuf, constituant la nouveauté phénoménale du moment.

La première « marche » de l'édifice, s'appelle le pensionnat obligatoire. Aujourd'hui le pensionnat est dit « d'excellence » pour adoucir son image et à la rentrée scolaire, des caméras de la télévision se déplacent même dans des familles ayant accepté pour leur fille, ce pensionnat, afin de poser les questions suivantes : « Ne vous sentez-vous pas culpabilisés d'abandonner ainsi votre enfant ? » La vie collective serait la prison et la vie familiale le bel horizon. Pourquoi cet état d'esprit ?

Bref, voici donc le dortoir des garçons de 1968 à l'E.N. de Montauban : toute l'aile du premier étage face à la rue soit une unique salle immense, partagée en box de six à sept lits, sans porte. Les péquins sont au bout : plus on se rapproche des lavabos installés dans la pièce du bâtiment carré qui fait angle, plus on monte en grade ! La chambre des plus jeunes, jouxtant l'aile de droite, a une porte ouvrant sur les appartements de l'économe. L'indication n'est pas anodine.

L'école normale, ça commence donc par le pensionnat tant vomi de nos jours car que faire à quinze ans sans papa et maman ? Voilà un paradoxe : alors qu'en 68 la famille est encore un pilier de la société, les enfants partent « naturellement » vers un pensionnat, et aujourd'hui, dans un monde « libéré », les jeunes restent

attachés à la famille ! Des comportements liés aux conditions de vie économique ?

Le pensionnat de l'école normale ne s'explique pas seulement par l'éloignement des élèves car un normalien dont la famille habite à un kilomètre de l'école passe par la même loi commune : créer une communauté de vie, d'expériences, de savoirs. Dans le dortoir, autant qu'ailleurs, se forme l'esprit du futur instit (pensez à la triste histoire du bizutage du premier chapitre). Tout ce qui concerne le savoir vient après les conditions pratiques de la vie sociale. Le pensionnat gratuit met tout le monde sur le même pied d'égalité. N'en déplaise à ses détracteurs, il est un gain de temps fabuleux. Manuel avant d'entrer à l'E.N. était au Lycée Ingres de Montauban. Chaque jour, il avait presque trois heures de trajet entre le matin et le soir. En restant sur place, autant de temps de gagné pour autre chose que la vie dans un bus, même si, là aussi, les jeunes apprenaient la vie en commun. Sans doute quelques jeunes eurent à souffrir autrefois ou en 1968, de cet état de fait, mais dans l'ensemble Manuel pourrait trouver surtout des défenseurs du pensionnat.

Ici une anecdote pour comprendre.

Les surveillants intervenaient très peu et la vie dans le dortoir était donc une vie autonome où les batailles de polochons amicales agrémentaient épisodiquement les soirées un peu tristes. Un soir, dans l'obscurité, une ombre plus imposante que d'habitude apparut. Certains comprirent, et vite se

jetèrent sous les draps mais d'autres, dont Manuel, trop pris par le jeu, ne virent pas venir la dite ombre qui faillit recevoir un beau coup de polochon en pleine figure. L'intendant en visite fit allumer brusquement les lumières. Certains furent pris les armes à la main. Résultat : une « colle » tout un dimanche qui donna lieu à une lettre aux parents inscrite au dossier (pourquoi disait-on colle ? pourquoi disait-on officiellement consigne ?).

L'anecdote peut paraître banale pour des pensionnaires mais à l'E.N. elle correspond à une ambiance : on était sans doute réveillé à 7 heures mais ensuite chacun se levait quand il voulait, le tout c'était d'être en classe à 8 heures. Chacun passait comme il l'entendait au lavabo et ensuite au petit-déjeuner, deux moments qui, à tort, ne prirent jamais beaucoup de temps à Manuel. Le pensionnat relativise le lien familial mais tout dépend des conditions qui l'accompagnent. Sur le papier les règlements étaient stricts mais la vie était bien différente. A l'E.N. je n'ai jamais constaté l'utilisation d'une clef pour la moindre salle ! Bien sûr, le soir la grande porte était fermée mais pas besoin d'être cascadeur pour « faire le mur ». Ce constat de la vie de Manuel en 68 ne veut pas effacer des régimes plus militaires d'années antérieures.

« J'ai le regret de vous faire connaître que votre fils élève-maître en classe de seconde, fait l'objet d'une consigne dimanche prochain 2 février pour le motif suivant : « Perturbe le dortoir après 22 heures » (bataille de polochons) Il ne pourra donc rentrer chez lui. »



« Un patron c'est comme un photocopieur. » (Enfant 9 ans de Moissac qui parle du patron de la couturière.)

## **Le réfectoire**

Le premier jour, après la visite au dortoir, vient celle du réfectoire. Encore un moment décisif. Là aussi, un ordre règle le regroupement autour des tables de six : des plus jeunes d'un bord du bâtiment aux plus âgés à l'autre bord.

Dans ce réfectoire, la rencontre avec les élèves-maîtresses permet cette fois d'avoir une vue d'ensemble de la promotion. La mixité paraît naturelle à Manuel puisqu'elle a accompagnée toute sa scolarité sauf l'année précédente au lycée (les classes aisées furent les plus réticentes à la rencontre des sexes). Par contre, c'était nouveau pour les normaliens des années précédentes puisque auparavant toutes les normaliennes (Lot et Tarn et Garonne) étaient à Cahors.

Manuel, plutôt difficile sur le plan alimentaire avait là quelques craintes, mais il connaissait depuis toujours la demi-pension, alors passer à la pension complète devait être une étape simple. Il n'avait nullement l'intention de se laisser mourir de faim.

Une étape d'autant plus simple à vivre que personne n'était servi individuellement mais par un plat posé sur chaque table de six, ensuite chacun y puisait à sa convenance ; Manuel n'a en tête aucune dispute à ce sujet. Basile, Désiré étaient considérés comme des membres de la famille et la mère Oreste

surveillait les poings sur les hanches, que nous ne prenions bien que notre part de beurre.

S'agit-il d'une étape nouvelle, 1968 ayant incité à des obligations moins féroces ? Avec entre normaliens des rapports plus amicaux ? L'E.N. a été conduite à évoluer avec toute la société.

Souvenir moins agréable : à tour de rôle les normaliens de chaque table devaient faire le balayage et aider au ramassage des couverts. Mais là aussi, c'était un élément de la formation. Manuel se souvient qu'on lui attribuait des compétences de quatrième année, une façon de dire que sa façon de balayer était plutôt expéditive.

Le réfectoire étant le lieu de rassemblement de tous les normaliens, l'économiste dit *Le juif* venait y déclamer ses informations. Moment toujours attendu avec amusement car même à l'heure de ses colères les plus noires, le personnage très pittoresque avait un ton et un usage des jurons désopilant puisqu'il commençait souvent ses remontrances : « Ton de dieu de ton de dieu... »

Je ne me souviens pas des noms de ceux qui étaient à la table de la cantine mais j'y vois Etienne Poussou, Maryse Chappal, Lionel Klein, Denise Brouel, Jacques Robert, Bernard Laborie.

« Ne confie pas au loup, la garde du mouton. »

« La poésie c'est pour faire rêver et les rêves ça donne des conseils. » (Enfant 9 ans Monclar)

## **La salle d'étude**

Dormir, manger, puis travailler tout de même... Est-ce que dès le premier jour, après le réfectoire, les normaliens ont fait connaissance avec leur salle d'études ? Difficile à dire.

Cette année là, la salle d'étude rassemblait, sous les toits, c'est-à-dire au deuxième étage, à la gauche en haut de l'escalier (à droite c'était la salle de dessin), les trois promotions qui préparaient le bac, c'est-à-dire, une soixantaine de jeunes sous la surveillance d'une personne, les petits devant, et les grands au fond. Des casiers individuels permettaient d'entreposer des affaires de classe.

Ambiance profondément studieuse ? Encore une fois, disons plutôt ambiance tranquille, décontractée, lieu communautaire où l'entraide était la règle. Rien à voir avec la salle d'étude du lycée où quelques élèves aimaient susciter la colère du pion dans un jeu du chat et de la souris, que l'E.N. ne pouvait nécessiter. Comme au dortoir, le pion était très modérément présent.

Manuel a conservé une anecdote sur ce séjour en 68 dans cette salle d'étude. Au fond, il y avait un tourne-disque où un ami passait à répétition une

chanson de Michel Sardou « Je suis Américain et je vis en Pennsylvanie... » Personne, du moins à l'E.N., ne savait alors qu'un Montalbanais était une vedette de la chanson. Robert Pico<sup>14</sup>, auteur-compositeur interprète, était surtout auteur de chansons pour Sylvie Vartan, Juliette Gréco et même pour Johnny Hallyday. Il sortait son sixième disque et faisait la première partie de Régine à Bobino.

La chanson de Sardou n'était pas désagréable mais le message pesant. En conséquence, à La Librairie le *Scribe*, Manuel décida d'acheter un poster du Che dont la mode débutait juste après son assassinat en Bolivie, et de l'afficher sur le mur du fond. Quelques jours après, le surveillant lui demanda de l'enlever suite à une intervention du directeur. Le poster enlevé, il le réduisit à l'essentiel en conservant le visage, pour le punaiser à l'intérieur de son casier. Ainsi, le Che n'était visible que quand Manuel ouvrait la porte. Il y resta un grand moment avant de disparaître. Sans cadenas à son casier (il n'en a jamais eu) l'élimination était facile. Est-ce l'œuvre du pion qui, plutôt que de créer un problème l'enleva lui-même, ou l'œuvre d'un normalien fatigué de cette référence ?

Autant dire que Manuel était repéré comme communiste sans pour autant avoir envie d'être membre d'une organisation. Un mercredi après-midi, il avait croisé en ville, un copain du CEG de Caussade, Boué, qui lui avait suggéré d'entrer à la Jeunesse communiste. Etrangement, ils portaient la

---

<sup>14</sup> Il deviendra ensuite un romancier.

même revue *Historia*. L'adhésion ne viendra que plus tard, une adhésion qui n'ajouta rien à ses idées et ne pourrait rien leur enlever. Dès cette époque, pour Manuel, le communisme n'était pas donné par une carte, mais un acquis personnel. Plus tard, en quittant le PCF, Manuel resta avec une vision du monde qui a bien sûr évolué avec la vie, tout en restant profondément la même.

Loin des grandes questions, des gros travaux, avec le printemps, la salle d'étude devenait le lieu d'une plaisanterie de potaches : le lancer des poches d'eau. Cette salle était merveilleuse pour cette activité : des robinets à portée, une hauteur mettant le lanceur hors de la vue de la victime ! Donc du deuxième étage, partaient de temps en temps des poches en plastique pleines d'eau qui ne cherchaient pas à tomber sur la proie (le plus souvent les jeunes filles obligées d'emprunter le passage sous les fenêtres) mais à causer quelques émotions. Il arrivait que Monsieur Brabant, l'économe, soit victime de l'événement et il ajoutait au plaisir de la poche d'eau, le plaisir d'une colère sans lendemain.

A la rentrée 69, cette salle d'étude fut utilisée comme salle de dessin dans le cadre d'une transformation liée au changement de professeur. Les normaliens furent alors séparés par promotion dans des salles plus petites et sans surveillant. Le lancer des poches d'eau était plus difficile. Manuel a préféré cette vaste communauté de départ ce qui l'incita peut-être à choisir le récit de l'année 68-69.

« Je suis fatigué, papa, je crois que demain je vais demander 8 jours à la maîtresse. »  
(Enfant de 4 ans Réalville)

## Le foyer

Après les repas, pendant les récréations, les normaliens avaient le foyer, c'est-à-dire une salle pour s'asseoir, acheter à boire (café) et à manger (croissants), activités d'élèves-maîtres en fin d'E.N. qui pouvaient ainsi utiliser les bénéfices pour le voyage de fin de promotion.

Manuel retient surtout de cet endroit, l'accès à la presse, ***Le Figaro***, ***Le Monde*** et ***L'Humanité*** si ses souvenirs ne le trompent pas.

Là, il va apprendre à confronter, au quotidien, des articles divers sur un même sujet. Se forger une opinion ne peut pas consister à s'aligner sur un point de vue. Manuel a toujours eu un rapport intime avec la presse<sup>15</sup> et cette expérience va le marquer pour toujours en renforçant ce rapport et en le modifiant. Il se souvient très bien qu'en octobre 68 il découvrit dans *Le Monde* la présentation d'un coup d'Etat de gauche au Pérou alors que *L'Humanité* parlait d'un coup d'Etat de droite, se conformant ainsi aux schémas classiques des militaires de la région. Très vite le journaliste du *Monde* put confirmer son analyse à laquelle le journaliste communiste se rallia quand il apprit la

---

<sup>15</sup> A l'E.N. il créa le premier journal d'une liste qui en compte 12. Des journaux qui eurent des parutions plus ou moins longues.

nationalisation d'une entreprise pétrolière nord-américaine.

L'actualité fut riche en 68-69, une raison de plus de limiter ce livre à cette date : Mexico, les J.O. – Nixon élu aux USA – Le Biafra – Le Vietnam – Apollo 8 arrive sur la Lune – « Normalisation en Tchécoslovaquie – le bicentenaire de la naissance de Napoléon – Le Concorde – « Z » de Costas Gavras – Paul Mac Carteny se marie – Marcuse à la fac de Nanterre – Le NON au référendum – et enfin Pompidou président ! J'ai retenu comme image les deux sportifs noirs dotés d'un gant noir et levant le poing pendant que retentissait l'hymne des USA aux J.O. de Mexico.

L'école normale était un lieu de formation à la démocratie, surtout avec les expérimentations nouvelles imposées par les révoltes du mois de mai. La présence des trois journaux, chaque matin, sur une petite table, c'était un lien puissant avec l'extérieur. Un regret peut-être : dans cet univers certains n'hésitaient pas à découper des articles alors que les exemplaires des journaux auraient dû être conservés religieusement pour rejoindre la bibliothèque afin d'y être archivé. Un quotidien n'a pas seulement une fonction dans l'instant mais aussi dans l'histoire.

Un foyer mixte en 68 ? Il l'est devenu sans doute très vite en 69 ou 70 mais pas tout de suite. Côté féminin, l'accès aux journaux était-il le même ? L'établissement aurait dû payer en double des abonnements à trois journaux, à moins que les envois aient été gratuits et pris en charge par l'Etat.

« La forteresse s'écroule par l'intérieur. »

- « Dites des phrases à l'impératif, dit le maître.  
- Mange ta main et garde l'autre pour demain.  
(Enfant 9 ans Montauban)

## La salle de cinéma

Appuyée à la salle des profs, cette salle était la grande salle de réunion et y compris la salle de musique.

Manuel retient d'abord sa fonction de salle de cinéma à cause des séances organisées par la Fédération des Œuvres Laïques qui passait des films documentaires réalisés par des journalistes virés de la télé en 1968 (même Roger Courderc, le roi du commentaire du *Tournoi de Cinq Nations*, natif de Souillac, avait été de la charrette des 108 licenciés !). En plus de la présentation des films qui permit à Manuel de croiser pour la première fois, et pour longtemps, Jacques et Eliane Latu, il se souvient du coup de tampon « Certifié exact » comme marque de fabrique des documentaires en question, produits par une société coopérative.

Derrière ces projections, un projectionniste dont l'expérience me paraît une belle histoire.

A côté de la salle de projection des films, le labo-photo est devenu très vite le domaine d'Etienne Poussou. Par quel phénomène ? Il a eu l'amabilité de l'expliquer et ce récit témoigne parfaitement bien de ce que fut l'école normale.



Etienne était le plus jeune de la promo. Petit, avant de pousser subitement, le mercredi après-midi, il préférait rester à l'E.N. au labo-photo. Après quelques conseils d'un normalo de la promo, fils de photographe, et ceux d'un stage avec Latu, il pouvait donner libre cours à son plaisir du bidouillage. Il le tenait de son enfance et d'un prof de physique et chimie du collège.

Du labo-photo à la projection de films il n'y avait physiquement qu'un pas. Un mercredi, il entendit le rembobinage d'un film et sa curiosité le poussa vers ce bruit. Des élèves de troisième année, bien contents de trouver une oreille attentive, lui expliquèrent les rudiments de l'opération, afin de se décharger sur lui de cette activité. Il ne pouvait qu'être très heureux de la confiance qu'on lui faisait ! Ainsi valorisé, là où on ne l'attendait pas, il est rapidement devenu la référence en matériel technique ! La photo, le film, le magnétophone, « seul comme un grand » il est entré dans cet univers basique de la vie sociale. La prof d'anglais pour diffuser des films en anglais, le prof de français pour enregistrer *Le bateau ivre*, faisaient appel à lui ; l'autodidacte permanent des technologies en mouvement ne pouvait pas savoir que nous étions à l'aurore d'une mutation technologique qu'il allait accompagner fidèlement : le magnétoscope, l'ordinateur etc.

Cet autodidacte qui ne comptait pas son temps pour cette passion, allait rendre les plus grands services autour de lui. Sa formule : « seul comme un grand » dit bien l'univers de l'E.N. Si d'un côté

l'émulation était faible, de l'autre l'autonomie était grande, et cette autonomie permettait aux uns et aux autres de laisser libre cours à quelques tendances personnelles. L'institut n'étant pas spécialisé, n'étant pas dans un univers spécialisé qui a par ailleurs son utilité, est un bricoleur, un bidouilleur, mais quand on regarde bien, un paysan ne ressemble pas à un autre paysan, un étudiant en médecine à un autre étudiant en médecine ; partout l'intelligence humaine a des ressources pour activer sa créativité, créativité que l'institut offre à la collectivité sociale autour de lui.

Conséquence pratique pour le cas qui nous occupe : qui sait aujourd'hui que CFM Radio, c'est pour une part Etienne Poussou ? Dernièrement sur le ***Festival Alors Chante!*** une personne demandait à une autre: que signifie le sigle CFM ? C'est de Caylus qu'est venue cette radio, Caylus la ville d'Etienne qui, avec les années 80, a appris la fabrication d'un émetteur FM, et, des hauteurs de l'endroit, les possibilités d'émission étaient vastes. D'où l'institutionnalisation de cette radio et son développement avec l'appui, parmi d'autres, de deux autres instituts, Vidaillac et Sicart.

Histoire emblématique qui montre comment de l'E.N. on peut s'envoler très loin. S'il avait été pensionnaire au lycée, Etienne aurait-il fini, de toute façon, par se laisser gagner par sa passion ? Aurait-il pu devenir peut-être un ingénieur grâce à un autre prof de physique et chimie que celui de l'E.N. ? C'est fort possible mais alors l'Education nationale aurait beaucoup perdu...

Manuel, ayant vécu pendant cinq ans aux côtés d'Etienne, n'avait pas su comment il était devenu la référence technique et, tristesse, ne me souvenait pas de l'enregistrement du **Bateau ivre** de Baudelaire. Pour les fêtes de fin d'année, il fallait un technicien, pour le bal de l'E.N., il fallait un technicien... Poussou était devenu indispensable par lui-même...

Le projectionniste faisant son œuvre, nous pouvions donc voir les films « Certifié exact ». Marcel Trillat, un des journalistes de cette opération, passa aussi par une école normale. Il était avec Roger Louis <sup>16</sup> un des piliers de cette aventure sans avoir eu besoin d'une école de journalisme ! Ils venaient de **Cinq colonnes à la une**, et le CREPAC (Centre de Recherches sur l'Éducation Permanente et l'Action Culturelle) était une SCOP (sociétés de production de tournages documentaires et d'information), qui cherchait une sorte de contre pouvoir aux informations officielles d'alors. Moyennant un abonnement annuel, ces documentaires ou magazines comme ils se plaisaient de le souligner, étaient distribués via des associations, syndicats, aux mouvements culturels, aux comités d'entreprise...

Le numéro zéro de "Certifié Exact", qui avait inscrit à son sommaire une séquence sur les

---

<sup>16</sup> Roger Louis (1925 à Arras - 1982 à Paris). Il repose à Théminettes (Lot).

Comités d'Action Lycéens, une autre sur le déménagement des Halles de Paris et une troisième sur la régionalisation avec Lançon, village des Bouches-du-Rhône, comme exemple-type, a été présenté, à Marseille, aux animateurs de la Fédération des Clubs Léo Lagrange. « Il existe, en France, explique alors Roger Louis, 35 000 appareils de projection en 16 mm. Il faut que nous trouvions, d'ici un an, de 3 500 à 5 000 abonnés ».

Mais mieux : « Les abonnés, explique Roger Louis, deviendront les vrais producteurs, grâce aux 550 francs de leur abonnement. Le prix est si bas qu'il nous faut absolument trouver plus de 3 000 adhésions. Cela est possible. Par la suite, nous pourrons réaliser des dossiers sur des questions particulières et des films commandés par tel ou tel mouvement. Pour nous aider à survivre, nous comptons vendre notre magazine à des télévisions étrangères ».

L'école normale avait donc un des 35 000 projecteurs. La Fédération des Œuvres Laïques animée par Jacques et Eliane Latu était le bras citoyen de l'école normale, le lieu de ce qu'on appelait « l'éducation populaire ». En décidant de diffuser, à Montauban comme dans des tas d'autres endroits sans doute, les œuvres d'adversaires déclarés du pouvoir gaulliste, l'E.N., là aussi, était dans son rôle. Aujourd'hui nous entendrions crier de tout côté à la manipulation, à l'ignoble politisation et l'affaire serait renvoyée devant quelques conseils d'indiscipline. Hier, à la censure

gaulliste pouvait répondre l'œuvre démocratique. Depuis il n'y a plus de censure...

Cette présentation un peu longue témoigne d'une époque, d'un état d'esprit, d'un sens de la démocratie, de l'information et de la solidarité.

Ajoutons l'initiative d'un normalien qui présenta dans cette salle, les événements du Biafra pour appeler à la solidarité.

Derrière la petite salle servant au matériel de projection, le labo-photo est l'objet d'un autre souvenir. Manuel avait eu l'intention de se lancer dans la photo mais un mauvais hasard l'en avait détourné. Un dimanche soir, chez ses parents, il avait préparé le fixateur et le révélateur dans des bouteilles (éléments indispensables au développement des photos) et le lundi matin il avait tout emporté dans son cartable en prenant de grandes précautions.

Dans le bus, du cartable posé sur le porte-bagage au-dessus des sièges, un peu de liquide avait coulé, aussi Manuel s'en trouva tout contrit. Sans connaître les dégâts provoqués sur d'autres cartables (pour lui ce ne fut rien de grave) il avait préféré tout jeter. Dix ans plus tard exactement, l'instituteur de Saint Etienne de Tulmont qui, à l'E.N., avait dû être plus actif sur ce point, le poussa à développer ses propres photos dans le labo qu'il avait installé dans son école. La Fédération des Œuvres Laïques fut toujours sur ce point d'un grand secours avec Jacques Latu puis Maurice Baux.

L'incontestable fermeture de l'E.N. sur elle-même n'empêchait pas son ouverture sur les évolutions de la vie. Dans ce domaine comme dans d'autres, chacun pouvait y trouver une place. Un peu comme la polyculture du cultivateur : quand les uns préfèrent se pencher sur le sort des tomates, d'autres ont l'œil sur les salades et pour faire un monde qui se tient, les compétences peuvent s'épauler.

« Etre homme est facile,  
être un homme est difficile. »

A quoi servent les chèvres ? demande le maître.  
- A s'asseoir, répond l'enfant rêveur.  
(Enfant 7 ans, Verdun sur Garonne)

## **La bibliothèque**

Face à la salle des profs la bibliothèque constituait un lieu magique fait de boiseries, d'une grande table au milieu, d'une échelle pour atteindre les rayons les plus hauts. Des livres sur tous les murs, pour tous les goûts, plutôt anciens. L'année d'avant, Manuel avait croisé celle du Lycée Ingres tout aussi magique, sauf qu'à l'E.N., elle était en permanence à portée de main et pour peu d'habitues.

Que signifiait alors une BIBLIOTHEQUE ?  
D'abord le lieu d'une respiration où face aux livres

chacun pouvait prendre du recul. Celle du Lycée Ingres était tout aussi élégante mais, en tant que demi-pensionnaire, Manuel n'avait pu en saisir toute l'ampleur. Cette bibliothèque a été changée en «centre de documentation» ce qui a des avantages indéniables mais tout autant d'inconvénients : le clinquant d'étagères de toutes les couleurs efface la magie d'une pièce cirée, du sol au plafond.

Naturellement, rien à voir avec la gestion des bibliothèques municipales qui reposaient sur la seule consultation de fiches, servant d'intermédiaires déplaisants entre le lecteur et le livre.

Cette salle était aussi le lieu où se tenaient les Conseils d'administration. Dès qu'il y a eu des élections de délégués, Manuel fut élu et a donc vu le lieu, regorgeant d'Autorités. A un moment, l'Inspecteur d'académie ayant présenté un projet visant à faire débiter l'E.N. après le bac, Manuel leva le doigt. Ce point à l'ordre du jour avait été discuté par les élèves de la classe pour donner un mandat à son élu. Il apparaissait évident que les années d'avant le bac avaient peu à voir avec la formation des instits, donc l'E.N. pouvait débiter après le bac, mais il restait un problème, celui que Manuel souleva : « comment aider les familles dont l'entrée des enfants à l'école normale leur offrait une gratuité de l'enseignement pendant trois ans ? »

D'autres délégués au Conseil d'administration se posaient la même question (Manuel l'a su ensuite de la bouche du concierge par exemple, représentant

du personnel non-enseignant) mais il a été le seul à s'exprimer. Pour les Autorités à la parole facile, la solution était simple : cette gratuité n'avait plus lieu d'être ! Elle a permis à Manuel de fréquenter la dite bibliothèque, d'y lire, tout Brecht et tant d'autres auteurs. Contrairement à ce qu'on peut penser, les livres de pédagogie, de psychologie ou en lien avec le métier étaient rares. Le Centre de Documentation Pédagogique (CDDP) situé alors dans des bâtiments devenus le siège de la Matmut (Rue du Fort) avait cette fonction technique.

La bibliothèque historique de la ville de New York a gardé cette forme ancienne, où le bois règne en maître, où les espaces sont vastes et les plafonds hauts, ce qui lui donne sa noblesse. Manuel aime aussi les bibliothèques modernes (celle de Toulouse aujourd'hui) mais, au risque de passer pour un conservateur, il pense qu'elles n'ont pas la même prestance, la même élégance, la même douceur, que leurs aînées.

La lecture pouvait être une des occupations du mercredi après-midi, tout comme le sport. Ce jour-là il fallait quitter sa blouse pour aller en ville, ce qui n'était pas la préoccupation de Manuel. Un jour, le directeur de l'École normale le vit, lui et son copain, dans la rue, avec le vêtement gris. En le croisant dans le couloir, il lui fit observer sur un ton égal que pour sortir dans Montauban, il fallait savoir se vêtir. Cette réprimande s'est retrouvée sur le bulletin de note, à la partie, appréciations du directeur, soulignée de deux traits (fait rare) avec cette



observation : **Attention à la tenue.** Elle n'a rien changé à son indisciplinisme.

« Le savoir qu'on ne complète pas chaque jour diminue. »

- Je voudrais avoir ta couleur de peau,  
dit l'enfant noir à la dame de service.

- C'est facile, tu te frottes bien et voilà.

L'enfant se frotte bien, court devant le miroir et déçu revient en s'écriant : - Tu es une menteuse !

(Enfant 5 ans Montauban)

## L'école annexe

Par son nom même, cette école est un élément clef de l'environnement de l'E.N. Même si, en classe de seconde Manuel n'avait aucun lien direct avec l'école élémentaire, elle faisait partie du décor, un décor annonciateur de sa destination finale. Par les bruits des enfants en récréation, par leur entrée au réfectoire et bien d'autres signes, ils rappelaient que c'était une E.N. Ils le faisaient d'une drôle de manière encore en 68-69 : l'école n'était pas mixte ! Preuve supplémentaire que l'E.N. était devenue un corps lourd, difficile à bouger. Comment expliquer que la dernière école publique non mixte du Tarn-et-Garonne soit l'école modèle ? Une école qui avait une autre particularité : elle accueillait les enfants du quartier mais, n'ayant pas de carte scolaire vu qu'elle appartenait au Conseil général, elle accueillait surtout les enfants de la bonne société montalbanaise. Quand, avec les années 90, sous prétexte d'installer un restaurant universitaire,

le Conseil général décida de récupérer son bien, la mairie de Montauban fut contrainte de trouver une autre destination aux enfants et l'Inspection académique déplaça les maîtres spécialisés dans d'autres écoles. Depuis, le restaurant universitaire est construit mais l'école est toujours là, vide depuis des années.

Les normaliens croisaient aussi les instits de cette école qui se fondaient dans l'ambiance, fin de règne. Sur le marché de Montauban, le directeur, M. Léonétou, achetait des légumes au père de Manuel qui le connaissait donc sous un autre angle. Quant à Mme Chanabé en charge du CE2, Manuel a habité pendant des années dans la maison de sa belle-mère, une amie de sa famille, qui venait souvent le week-end, elle la citadine, retrouver les merveilles de la vie rurale. Mme Chanabé était donc attentive aux faits et gestes de celui qu'elle avait connu tout bébé si bien qu'après la première apparition de Manuel avec deux autres normaliens, dans une classe de l'école annexe, la sienne, elle interrogea les enfants pour savoir comment s'était passé l'après-midi. Et l'un d'eux observa que Manuel avait sifflé en entrant...

Par l'école annexe, nous avons visité le dernier lieu extérieur aux salles de classe, là où la vie circulait autant sinon plus, qu'au moment de la confrontation avec les professeurs. Ceci étant, cette confrontation va maintenant mériter toute notre attention, après un détour par le système.

« - Maître, demain je ne serai pas là. Maman a dit qu'elle aura une panne d'essence ». (Enfant de 8 ans, Castelsarrasin)

## **Comprendre le miracle école normale**

Le lecteur le devine, le miracle école normale tenait autant aux côtés des cours, qu'aux cours eux-mêmes. Une République, décidée à payer pendant trois ans les repas, les chambres, les instruments d'études à des jeunes destinés aux premières marches de la classe moyenne et qui devenaient ensuite des stagiaires payés pendant deux ans, n'avait en 1968, aucun avenir. Donc l'école normale comme les IPES, un système un peu identique mis en place pour les professeurs devait disparaître. Ce passé était à l'opposé de l'ordre néolibéral en gestation.

\*

### **Le système IPES**

Les Instituts Préparatoires à l'Enseignement du Second Degré ou IPES, supprimés en 1978, sous prétexte d'un faible taux de réussite des bénéficiaires, formaient des étudiants pré-recrutés par concours, pendant trois années en leur offrant un salaire de plein droit, qui, à l'époque, correspondait presque à un salaire d'instituteur en début de carrière. En échange, au terme de ces études, ils s'engageaient à enseigner pendant dix ans.

En trente ans, les Ipésiens sont tombés dans l'oubli d'où certains tentent de les sortir. Par exemple Marianne Auxenfans du SNES, ancienne secrétaire nationale de catégorie IPES-CPR-ENS

qui, le lundi 4 mai 2009, propose un long article sur le sujet. Mais aussi l'UFAL (Union des Familles Laïques) qui au même moment rappelle cette histoire :

« Dans les années 50, moins de dix ans après la Seconde Guerre mondiale, dans un pays appauvri, l'Institut de Préparation à l'Enseignement Secondaire (IPES) a ainsi vu le jour. Institut sans mur, il a offert à l'Enseignement Secondaire de nombreux candidats aux postes d'enseignants, alors que les professions d'ingénieurs, plus rentables, les attiraient trop, pour un devenir raisonné de notre nation. Des étudiants sélectionnés sur concours universitaire, en fin de première année étaient recrutés et rémunérés comme fonctionnaires stagiaires (cotisant donc pour la retraite et la sécurité sociale). Ils suivaient l'enseignement universitaire de droit commun, avec des séances particulières de travaux pratiques, jusqu'à trois ans, certains obtenant même une quatrième année pour préparer l'agrégation. Engagement lié : réussir, pendant le temps alloué, les examens de la licence d'enseignement et être reçus au CAPES : faute de quoi, ils accomplissaient leurs obligations de service comme maîtres auxiliaires et servaient l'éducation nationale pendant dix ans, sous peine de remboursement des présalaires perçus (équivalents aux salaires de début de carrière, cotisations retraites incluses). Les IPES, supprimés en 1978 (le sigle a même aujourd'hui une autre déclinaison), ont représenté un puissant ascenseur social pour nombre d'enfants de familles modestes, un facteur de motivation pour les étudiants, et un atout pour la

qualité de l'enseignement, toutes disciplines confondues. Aujourd'hui, de nombreuses professions qualifiées dans les domaines de l'éducation, mais aussi de la santé, souffrent d'un prétendu « manque » de vocations. L'IPES peut répondre à ce pseudo-manque, en facilitant l'accès aux études de ceux qui sont en manque de moyens matériels pour mettre en œuvre leur vocation, ou, plus prosaïquement, leur désir de s'instruire et de se former pour produire le partage de leur savoir. Des professions de ce type exigent en effet des intervenants hautement qualifiés, et non un comblement de vide que l'on espère compenser par appel à des volontaires en mal d'emploi, tel qu'on l'entend sur les ondes actuellement, pour combler les besoins criants de l'éducation nationale avec des contractuels ou des vacataires précaires et sous-rémunérés, au besoin déqualifiés au passage. »

La différence entre le système E.N. et le système IPES tient au fait que les IPES étaient seulement un statut et non un bâtiment, à savoir un espace de vie en commun. Différence majeure qui confirme que même en copiant le système E.N. (3 ans de rémunération pour des étudiants et le statut de stagiaire donnant droit à la retraite) la situation du second degré n'était pas celle du premier. Les IPES ne pouvaient créer le miracle propre à l'E.N. Le projet a dépassé les prévisions des fondateurs et ce dépassement tenait plus aux phénomènes induits par le « séminaire laïque » qu'aux idées sur le papier. Des livres parlent de la formation des maîtres au tournant des années 70 sans évaluer les effets induits de l'E.N. Une étude de la Fondation

Européenne de la Culture<sup>17</sup> conduite par Gilbert de Landsheere réussit le tour de force de ne tirer aucun bilan des E.N. pour proposer une formation des enseignants pour demain ! Côté syndical, les enseignants du secondaire font de même lors d'un grand colloque où l'E.N. est cependant maintenu comme centre départemental de formation<sup>18</sup>. Naturellement le syndicat des instituteurs est plus explicite dans un autre livre<sup>19</sup> de 1974 où le dernier chapitre très utile est consacré exclusivement à l'E.N. et permet à la fois de pointer du doigt les avantages et limites d'un miracle à bout de souffle : « Depuis leur renaissance, après la Libération, on n'a presque jamais cessé de parler de leur transformation nécessaire, et cette évocation de l'avenir auquel elles étaient promises a justifié trop souvent un immobilisme qui portait aussi bien sur les locaux dont on différât la modernisation ou l'agrandissement que sur la vie mêmes des écoles normales.»

Constat juste qui en retour montre l'effort important fait à l'E.N. de Montauban en créant des locaux pour accueillir des filles. Constat qui confirme que face au miracle, personne n'osait repenser globalement la question et chacun préférerait laisser pourrir la situation pour laisser mourir l'institution de sa belle mort.

---

<sup>17</sup> La formation des enseignants demain, Gilbert de Landsheere, Casterman, 1976

<sup>18</sup> Former des maîtres pour notre temps, Supplément de juillet 1973 au bulletin du SNESup.

<sup>19</sup> La Formation des maîtres ; Guy Georges, Hubert Hannoun, Antoine Léon, Raymond Toraille.

\*

### **Un détour par la position du PCF**

En 68, le PCF proposait déjà la suppression des Ecoles Normales remplacées par des Centres Pédagogiques Universitaires<sup>20</sup> et Manuel se faisait le propagandiste de cette stratégie sans comprendre qu'inversement à la formule annoncée - « des écoles normales de notre temps »-, qui laissait sous entendre une continuité, il s'agissait d'une victoire du système prof sur le système instit.

L'instit, coupé du monde global de l'enseignement, avait du mal à se situer. Cette lutte historique au cœur des élites entre le système prof et le système instit était assez invisible à ses yeux. Pourtant, avec les années 60 et la fin des classes de fin d'études à l'école primaire, nous pouvions constater que deux années du primaire passaient totalement sous contrôle de l'enseignement secondaire, le manque de prof faisant que plusieurs normaliens sortants trouvaient alors place dans les collèges où ils devenaient parfois PEGC (Professeur d'Enseignement Général de Collège).

Cette lutte invisible pour le Manuel de 1968 était pourtant visible à travers la lutte entre le syndicat des instituteurs (plutôt PS) qui syndiquait les PEGC, et celui des profs (plutôt PCF) qui se retrouvait dans l'idée que l'école primaire, après le CP, pouvait totalement entrer dans l'enseignement secondaire. En 1971, Pierre Juquin accepta de répondre à des

---

<sup>20</sup> Le tout est théorisé dans le livre *Reconstruire l'école avec une* présentation de Pierre Juquin, publié en 1972 aux Editions sociales.

questions franches sur l'Ecole normale<sup>21</sup> tenant au fait qu'à ce moment là Olivier Guichard ministre de droite proposait lui aussi la fin des classes pré-bac à l'E.N.<sup>22</sup> Si les questions étaient franches, les réponses étaient emberlificotées. « Les jeunes normaliens sont victimes d'une pré-orientation instituée et en conséquence d'une présélection plus féroce encore que celle infligée à leurs camarades restés dans les lycées. »

Cette présélection tient au fait qu'à l'E.N. il ne peut y avoir toute les options, or Pierre Juquin propose en même temps et à juste titre que le bac soit un tronc commun : « A l'avenir le bac ne doit plus être conçu comme il l'est aujourd'hui, nous ne voulons plus de ces « bacs » tronçonnés, cloisonnés où on peut être bachelier presque sans mathématiques ou presque sans français... »<sup>23</sup>

Donc les normaliens pré-bac se retrouvaient alors dans le cas général !

N'entrons pas dans le détail, il s'agissait d'un discours qui reconstruisait une réalité pour mieux la dénoncer, mais qu'est-ce que la réalité ?

L'historien communiste Jean Bruhat en rappelle une, au sujet de l'enseignement interne au PCF, et qui résume tout le débat<sup>24</sup> : « Je « professe » également à l'Ecole centrale du Parti qui fonctionnait à Arceuil et que dirigeait Etienne Fajon qui, de son passé d'instituteur avait conservé

---

<sup>21</sup> Supplément spécial avril 1971 de l'Ecole et la Nation.

<sup>22</sup> Voir page 64 du livre entre vos mains.

<sup>23</sup> Dans son livre de souvenir, Juquin indiquera seulement : « En 1970 je consacre le plus clair de mon temps à l'éducation nationale. »

<sup>24</sup> Jean Bruhat, Il n'est jamais trop tard, Albin Michel, 1982



d'incontestables qualités pédagogiques. Le formalisme de cet enseignement irritait Politzer... »

Même au sein du PCF en 1936, il y avait d'un côté l'enseignement de l'institut et celui du prof de philo qui d'ailleurs, par la suite, verra ses cours réduits au formalisme qu'il combattait par leur parution aux Editions Sociales !

La pédagogie de l'institut visait parfois l'utilitaire, le superficiel mais la vie aussi...

\*

### **Une fin rendue inévitable**

Le système de rémunération des stagiaires existe encore pour quelques petits secteurs de l'Etat mais non pour l'immense éducation nationale. L'effort inventé en un temps lointain quand la République avait besoin de se défendre n'a été repris par personne. Manuel ne savait pas alors, en 68-69, qu'une page allait se tourner, pour que les puissants écrivent dorénavant une histoire sans instituts, sans peuple, sans démocratie ni ascenseur social.

Le lecteur le devine, en 68-69, le dinosaure savait encore où il mettait les pieds, et disons-le, il était plus vivant que jamais car la révolution de 1968 c'était aussi en partie la sienne. Mais, comme les mourants qui souvent se sentent des ailes avant de trépasser, l'oxygène des jours nouveaux se transforma vite en gaz carbonique.

Au départ l'institut archaïque faisait sourire, puis très vite, en découvrant la revanche que prenait une autre classe moyenne, celle des petits artisans et commerçants, celle des paysans aussi, avouant plus ouvertement leur haine montante des fonction-

naires, les enseignants en étant l'emblème, le rire vira au jaune.

Les traditions en question changèrent alors de statut : si elles étaient devenues une routine, après 68 elles apparaissaient brusquement à certains comme l'honneur du pays, quand elles en étaient la honte pour les autres. Or, la tradition et la modernité forment toujours un tout, la question restant ouverte de savoir de quelle tradition et modernité on parle.

Les hussards noirs de la république furent d'autant plus encensés qu'ils devenaient un « boulet » pour les esprits compétitifs.

Au moment de son agonie *le système école normale* devenait plus clair aux yeux des citoyens : sa domination avait masqué les enjeux de la lutte, son effondrement permettait le retour à grande vitesse des vieux démons ! Toute l'ambiguïté des luttes de 68 tourne autour du rapport à ce système : en assurant l'effondrement de la vieille France, les luttes d'alors ne donnent pas naissance à une autre France mais à l'anti France ; elles relancent l'esprit de Vichy qui nous guette de plus en plus. *La fin du système école normale* faute de donner corps à une nouvelle démocratie, signifie la mort de la démocratie. Peut-être Manuel va-t-il trop vite en besogne en tirant des conclusions générales de ce petit voyage spécifique dans les marges de la vie d'une école normale ?

-« Comment faire pour devenir doué ? dit le maître.  
- Il faut être heureux. »  
(Enfant, 8 ans, Beaumont de Lomagne)

## La vie scolaire

Manuel a commencé par les lieux périphériques de la vie scolaire car ils lui paraissent plus décisifs que les cours pour comprendre la constitution de la solidarité institutionnelle, point essentiel de ce travail. Ceci étant, avec la personnalité des profs de la dite école normale nous allons croiser à nouveau des phénomènes déjà notés.

Les profs se divisent en deux catégories : les anciens issus du même moule de l'héroïque E.N. (ils sont estampillés Montalbanais comme ils seraient Agenais dans le Lot et Garonne etc.), et les nouveaux plus dispersés et moins ancrés dans l'histoire car n'étant pas forcément doté du label « prof d'E.N. ».

Parmi les anciens : les profs d'histoire, de gymnastique (côté masculin), de sciences naturelles, de philosophie, d'espagnol et de musique (soit 6)

Parmi les nouveaux : les profs de math, de français, d'anglais, et la prof de gym côté féminin (soit 4).

En 68-69, le cas de Robert Ligou est pour Manuel un cas à part car il ne le croise que dans les couloirs, la philosophie n'étant réservée qu'aux terminales. L'homme avait donc une seule classe.

Sa démarche paisible, sa fréquentation du Boul' Mich, le bistrot cher aux normaliens où le flipper et le baby-foot régnaient en maître, son air à la fois absent et présent en faisaient, non le prof de philo, mais la philo elle-même. Ses cours n'étant pas au programme de ces souvenirs, Manuel s'en tient donc à cette apparence, celle d'un poète, celle d'*Un Tarn-et-Garonnais romantique* pour reprendre le titre d'un de ses ouvrages.

Il quittera l'E.N. en 1981 à l'âge de 60 ans, pour une retraite dont il profitera très peu puisqu'il décède le 24-07-1983. En diverses occasions Manuel a eu l'immense plaisir de croiser son fils Vincent, musicien passionné, et de lire les ouvrages de Robert, présentés dans le livre *800 auteurs*<sup>25</sup> par Jean Guilhem, une occasion de rendre hommage à cet homme à la modestie aussi grande que l'érudition, qui défendait la culture en tant que responsable de ce secteur à la préfecture, et dont l'épouse travaillait à l'Inspection académique, à la direction du personnel.

---

<sup>25</sup> 800 auteurs, dix siècles d'écriture en Tarn-et-Garonne, ouvrage collectif publié par la B.C.P.

Robert Ligou est le frère jumeau (même s'ils se ressemblent peu) de l'historien Daniel Ligou. Leur nom était en première place dans Montauban, avec *le parapluie Ligou*, haut lieu du marché, et l'école Robert Ligou mais, coïncidence, les deux éléments de la ville ont été détruits et les noms perdus.

Pour clore ce récapitulatif des profs, ajoutons ceux de physique-chimie et de dessin qui appartenaient à des mondes à part.

Un peu plus tard, une prof de psychopédagogie, militante affichée de la LCR, Madame Bouzou, viendra s'ajouter à l'ensemble.

En classe de seconde, Manuel avait neuf professeurs parmi les douze. Une façon de vérifier que nous sommes dans un établissement minuscule. Les sciences naturelles ne seront au programme qu'à partir de la classe de première.

Quel ordre adopter pour la présentation ?

Il s'agit de commencer par les anciens, ce qui permettra d'apprécier l'esprit de corps du moule école normale. Certains furent peut-être des instits avant d'obtenir ce poste. De par leur âge, ils maîtrisent parfaitement l'histoire qu'ils portent, et à laquelle ils tiennent.

Le mieux est de commencer par ***Tustus*** ou ***Tioptiop*** autrement dit, Monsieur Bertuel dont Manuel aurait aimé écrire la biographie. Tustus est au point de jonction de la partie non scolaire et scolaire de l'école.

« - A quoi sert la flûte ? demande le maître.  
-A faire de la musique, répond le premier enfant.  
-Mais non, le coupe un autre à la voix désespérée, ça sert à  
manger ! » (Enfant de 7 ans, Parisot)

## Portraits de professeurs

## Le prof de gymnastique

A la rentrée 1968 avec seulement quelques élèves en cours, le prof de gym sait, plus que quiconque, qu'une page de son histoire se tourne. Il n'a plus les moyens de constituer une équipe de hand ! La mixité de l'école diminue au moins de moitié son effectif masculin, une prof de gym féminine faisant son arrivée pour compléter sa tâche. La formation d'une équipe de hand capable de défendre les couleurs de l'école devient plus aléatoire. Le handball était, plus que le football, l'honneur sportif de l'établissement.

La gym ce n'est pas pour préparer des jeunes aux épreuves du bac, ce n'est pas pour préparer les cours de gym des futurs instits, c'est plus que cela : l'enveloppe du système.

*Tustus* tentera de s'adapter : à la place du hand, il se fera le promoteur de l'aviron. Pour lui, son activité majeure c'est le mercredi après-midi, et la préparation de séjours d'une semaine en dehors de l'établissement.

Il croyait en ce qu'il faisait. Jacky Mauquié m'indiquera : « Grâce à lui, je suis devenu, par le seul fait qu'il m'ait inscrit, champion départemental du 1 200 m cadet et l'année suivante, champion départemental du 1 500 m junior. Je me rappelle, quelques années plus tard, alors que j'avais

quelques résultats en aviron au niveau national, l'avoir rencontré dans Montauban et avoir lu dans ses yeux comme une gratitude, que ses efforts n'aient pas été vains. »

Bien sûr il y a des cours où Tustus fait valoir ses désirs en proposant régulièrement, dans le gymnase, des exercices à la barre fixe dont il est une vedette ancienne.

Le plus souvent, en cours de gym avec Tustus, les normaliens imposaient la sortie du gymnase pour le match de football sur le terrain de hand. Bien sûr, le hand y était aussi à l'honneur de temps en temps, mais un honneur en perdition, les péquins regardant avec gourmandise les talents des plus grands dont ils n'arriveront jamais à la cheville.

Tustus a eu plusieurs passions dans sa vie et celle de la forêt de la Grésigne n'est pas la moindre. Des années après sa sortie de l'E.N. Manuel retrouva Monsieur Bertuel sur ce chantier. Avec son ami Fred, ils préparaient une exposition sur les chauve-souris. Malheureusement les visions de son ami n'étaient pas celles de Bertuel. Peut-être faut-il rappeler au lecteur que la Grésigne n'est pas seulement un lieu peuplé d'arbres mais un lieu chargé d'une histoire préhistorique, romaine, un lieu d'une faune et d'une flore immense, le lieu des verriers, des charbonniers, un univers qui mériterait son propre roman aussi profond que les vallées qui le traversent. Manuel se souvient de la découverte de la vallée des moulins qu'il n'a jamais revue depuis, un lieu paradisiaque.



A la fin de l'année 1969, comme à la fin de chaque première année, les normaliens ont une semaine de vie commune pour un stage sportif. Monsieur Bertuel, uni à Monsieur Latu, accompagne les péquins, au col du Puymorens où la F.O.L. possède depuis peu un chalet. Après la gym et la Grésigne la troisième passion de Tustus s'appelle les Pyrénées.

L'activité essentielle consiste en promenades magnifiques dans la montagne pour étudier la géographie, la faune, les lacs.

Au bout de deux ou trois jours Manuel y saigne du nez sans cesse. Le docteur évoque les problèmes de l'altitude. Ses parents font le voyage pour le récupérer mais il préfère rester sagement au chalet de la F.O.L. Pendant que ses copains partent en promenade, sous le contrôle de la cantinière du chalet, il lit des numéros de la revue **Europe** qui se trouvent là, et se perfectionne dans le maniement du bilboquet.

En 1969, Monsieur Latu transporte les jeunes et au retour, en bas du village de Castelnau d'Estretfonds son véhicule tombe en panne ! La galère ! La tuile ! En cet instant comme en tant d'autres, peut-être par naïveté, chacun attend insouciant que l'affaire se règle (voir récit en annexe).

Ainsi Monsieur Latu puis sa compagne, deviennent des personnages clefs dans la formation des normaliens, toujours sur la marge de l'édifice mais comme en l'a vu, en son cœur aussi.

Monsieur Bertuel était un personnage haut en couleur qui appartenait intimement au corps professoral des anciens de l'établissement. Contrairement à ses amis les profs de philo ou d'histoire, il n'avait pas à être bavard même s'il aimait enjoliver des histoires de vie. Il avait quelques expressions, « hello, faites-le », et tout le monde vivait tranquille à ses côtés. Au lycée, la gym avait quelque chose de militaire, il fallait en baver, faire des tours de piste, dépasser ses propres limites. Tustus était un bon vivant et faisait son métier avec cette approche de la vie. Il savait distiller toute sorte de fruits pour produire une grande variété d'alcools (ce n'est pas une parabole).

Et le gymnase ! En entrant la première fois dans le gymnase chacun était saisi par la magnifique décoration des murs. Le lieu servait pour le bal de l'E.N. et à cette fin, chaque promotion avait la responsabilité d'en repeindre les fresques murales chaque année sur un thème fixé. Un travail de décoration titanesque. Des photos ont-elles été conservées de telles œuvres ? Manuel ne se souvient pas d'avoir participé à une quelconque décoration avec sa promotion. Ce n'est pas le cas de Gérard Demages qui indique tout au contraire : « La chose la plus grandiose pour moi a sans doute été d'avoir été à l'origine de ce qui a dû être la réalisation du dernier décor des murs du gymnase, moi qui étais nul en arts graphiques mais qui ai réussi à galvaniser toute l'équipe sur un thème fort. De plus c'était pour le dernier bal de l'E.N., donc c'est resté longtemps. En fait, sur ce coup-là, tout le mérite de

la réalisation revient à un certain Fernandez, sans qui cela n'aurait pas abouti. »

Le gymnase a donc vu naître avec succès ou sans succès de nombreux couples d'enseignants sous les yeux des notabilités toujours présentes à de telles festivités.

Sur la première photo on découvre Tustus montrant sa musculature à Porté-Puymorens et la deuxième le montre entrant dans sa modeste voiture<sup>26</sup>, une R6 je pense.

« -Les hommes se mirent à écrire  
suite à l'invention du crayon, dit l'un.

- Parce que tu crois que la pluie est arrivée après l'invention  
du parapluie, répond l'autre. »

(Enfants 10 ans, Saint Nicolas de la Grave)

## **L'histoire et la géographie**

La salle est au fond du couloir de l'aile servant de façade. Très spacieuse, avec derrière le tableau, une pièce pour entreposer le matériel pédagogique : cartes, images etc., elle a sur la droite, une petite pièce servant de labo-photo, pièce attenante à une autre aussi petite où règne le projecteur cinéma que nous avons déjà croisé.

---

<sup>26</sup> En annexe, un document à sa mémoire.

Monsieur Ombret (***Le Toine*** en lien avec son prénom Antoine) est le maître des lieux. Cours magistral qu'il fait assis en mettant les élèves devant des DOCUMENTS (reproduits ou réels). Ainsi le savoir historique cesse d'être un discours pour devenir une recherche vivante. Monsieur Ombret a non seulement la passion de sa discipline mais aussi celle de la faire vivre à l'école primaire. Chacun prend des notes. Quelques dialogues. Il enseigne l'histoire et la géographie et je pense que si on dit histoire puis géographie ce n'est pas un hasard. D'ailleurs sur les bulletins scolaires de 1968-69 si au premier trimestre il y a une note pour chacune des deux disciplines, ensuite la seule note concerne l'histoire.

Il participe au service éducatif des Archives départementales et à la retraite qu'il prendra l'année d'après, il continuera d'apporter sa compétence aux services en question, pour permettre d'envoyer dans les écoles des pochettes de reproductions de documents. La visite aux Archives départementales et la séance de travail qu'il y assure, autant que les pochettes en question, sont la clef qui ouvrit les portes de recherches historiques entreprises dix ans après par Manuel et dont ce livre est une des expressions. A ce moment là, il aura entre les mains, le travail de Monsieur Ombret présentant des documents sur le coup d'Etat de 1851, un travail qui ne l'a jamais quitté. De fil en aiguille, il a travaillé à l'histoire locale et moins locale.

Il a en tête, la vision de la salle des Archives le jour de la visite. Elle se situait au bout de l'actuelle salle de lecture, sur une partie mitoyenne avec

l'école du Cours Foucault, mais impossible de retrouver un seul élément de l'activité. S'agissait-il de documents sur la Révolution française ? Pourquoi faire de ce jour-là un jour marquant ? On ne sait pas exactement comment on apprend et ce qu'on retient. Par quels chemins passent nos pensées ? Simplement, à un moment, un élément de l'apprentissage concentre tant de phénomènes passés qu'il devient inoubliable, qu'il devient un levier.

L'école normale, comme tout effort d'éducation, affiche ses résultats sur le long terme et vouloir aller contre cette réalité pour, à la fin d'une séance de formation, faire remplir un questionnaire-bilan, c'est nier la dite séance. « A quoi ça sert l'histoire ? », « A quoi ça sert l'anglais ? », « A quoi ça sert les maths ? » sont des questions insupportables pour quelqu'un qui sait que l'éducation concerne une vie toute entière, dont personne ne peut dire à l'avance par quels chemins et parchemins elle passera. Bien sûr, à planter un pied de tomates, aussitôt chacun répond à la question : à quoi ça sert ? Inversement, celui qui invente la matière plastique ne peut imaginer les usages possibles de son invention.

La conception de l'histoire qu'enseigne Monsieur Ombret est une conception en conformité avec l'esprit « école normale ». Son approche locale échappe au localisme ou à l'émiettement, car **Le Toine** construit sa toile globale comme un monde généreux. C'est vrai, ce monde s'arrête aux limites de la France puisque tel est le programme.

Monsieur Ombret fort d'une vision politique et

humaine de l'histoire cherche le nom des gloires locales pour donner de la chair à l'histoire nationale. Son équilibre entre toutes les données des problèmes était parfait, une perfection qui s'explique, à la fois par sa grande connaissance de sa discipline, et par le souci pédagogique qui l'animait en permanence.

Quant au service éducatif qui existe toujours, Manuel a eu l'occasion de le fréquenter avec des élèves en 2005. Belle occasion d'un portrait d'enfant, un petit garçon noir qui avait quelques compétences en matière d'humour. En partant de l'école, il ne cacha pas sa mauvaise humeur : “ aller voir des vieux papiers, beurk, c'est nul ”. “ Reste à l'école dans une autre classe ” lui dit Manuel ; mais, à tout prendre, il y avait au moins la promenade à pied. Puis, au cours de la visite, dans une allée de livres, il avoua discrètement à un copain : “ t'as vu, c'est incroyable, moi si je pouvais rester là, je passerais la journée à lire ”. En repartant, de tous, il était le plus heureux de cette visite racontée dans le numéro 4 du journal de classe, *Le Buissonnier* (qui est aux Archives départementales). Ce texte est aussi beau que celui qu'il rédigea dans le numéro 1 pour raconter le voyage qu'il venait de faire en Afrique. Son père l'avait enlevé à sa mère pour l'amener en France, sans pouvoir ensuite en assurer l'éducation. Placé dans une famille d'accueil, et très fort en matière de rugby, il revenait d'un séjour dans sa famille maternelle, au moment où, Manuel entrait dans sa vie<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> En annexe, un document à sa mémoire.

- « - Qui était présent à l'inauguration ? demande le maître.  
- Le ministre de l'extérieur et le sur-préfet, répond un enfant qui ajoute aussitôt : Ça serait pas mal, si c'était vrai ! » (Enfant de 11 ans, Bourret)

## **Le prof de français**

Manuel éprouva un grand regret en retrouvant, des années après, cette appréciation de Monsieur Dinguirard, sur une dissertation : « Des idées très intéressantes mais vous êtes confus, votre pensée ne s'exprime pas clairement, votre orthographe laisse fort à désirer. IL FAUT REAGIR. » En 1968, Manuel n'avait que faire d'une telle appréciation or s'il l'avait prise au sérieux, peut-être aurait-il fini par se remettre en question plus tôt, étape indispensable pour pouvoir s'améliorer ensuite ! On n'apprend rien qu'à force de se tromper, de se remettre en cause.

Cette appréciation pose toute la question du rapport à la pédagogie. Pour comprendre que sa pensée était exprimée confusément encore eut-il fallu que Manuel ait une vision de la clarté ! Or, à ses yeux, il avait les idées claires donc pourquoi seraient-elles présentées de « manière confuse » ? A l'âne, l'âne semble très beau ! Le pédagogue donne souvent une belle réponse à une question invisible ! Des années après, tout s'éclaire, peut-être trop tard !

Manuel avait toujours été nul en français et il découvrait avec stupéfaction les notes du bulletin.

Premier trimestre : Travail sérieux, résultats convenables (11 en devoirs, 10 en leçons) ; deuxième trimestre : excellents résultats (B et A) ; troisième trimestre : excellent trimestre, Bravo ! (A et A). Des notes qu'il n'avait même pas dans sa matière de référence, les mathématiques. L'élève aime souvent se complaire dans un rôle dont le pédagogue doit le faire sortir. Ceci étant, Monsieur Dinguirard sortait peu des notes de départ et semblait avoir une préférence, en classe, pour le genre féminin.

Manuel retient un instant précis : la grande attention portée à une de ses dissertations. Généralement, les textes de Manuel sont d'une nullité assez classique sauf le jour où Monsieur Dinguirard demande aux élèves de s'exprimer sur la place des femmes dans la société. En rendant les copies, Monsieur Dinguirard s'arrête tout d'un coup. Il tient celle de Manuel d'un air si étrange que l'élève se demande ce qui va bien pouvoir lui arriver. Le prof abandonne un instant son air blasé pour féliciter Manuel car il trouve la copie particulièrement féministe, d'un féminisme d'autant plus étonnant... vu ses idées. Il s'offusque de la coupure imaginée entre féminisme et communisme (il apprendra seulement plus tard la complexité de la question<sup>28</sup>). Le commentaire du prof eut un résultat inattendu : des élèves de la classe demandent de pouvoir lire cette rédaction ! Manuel regrette de n'avoir pas conservé le texte, le premier à être "socialisé". Il

---

<sup>28</sup> Voir par exemple le numéro spécial de la revue ADEN d'octobre 2007 intitulé : Féminisme et communisme.



n'avait jamais écrit à personne sauf pour les profs. Il entame, suite aux propos de Monsieur Dinguirard, une carrière de gratte-papier qui le fera devenir ... occitaniste (pour une pièce de théâtre d'André Benedetto, en 1973, il commencera à chercher ses mots) et auteur de ce livre.

A l'écrit du bac de français, qui acheva son année de première, il obtint une note particulièrement ridicule (2 ou 3, difficile de se souvenir du détail).

Dans le couloir de l'E.N., après la salle d'histoire-géographie et les bureaux de l'administration (intendant et directeur), Manuel se souvient parfaitement de l'arrivée en cours du prof de français. Une démarche nonchalante, un costume gris clair, un petit cartable. Son passage éclair dans l'établissement en fait l'antithèse du prof d'histoire et géographie. Visiblement allergique au moule du système école normale, il visait plutôt l'université pour quitter « le primaire ». Non que l'université soit à ses yeux, « supérieure », comme l'indique son titre global (enseignement supérieur) mais son plaisir des nuances pourrait mieux s'y épanouir.

Reconnaissons-le, l'étoffe culturelle de la majorité de la promotion était loin d'atteindre la haute culture littéraire, ce qui était aussi le cas d'une classe moyenne de lycée mais, à l'E.N., pour la majorité, l'aspiration essentielle ne visait plus que l'école primaire, l'école des petits.

Exceptionnellement, pour Monsieur Dinguirard, Manuel fait un saut dans le futur. En 1984, il découvre sur un livre, cette dédicace : *A memória de*

*Joan-Glaudi Dinguirard*. Pour la première fois, il est pris d'une immense nostalgie. Pour la première fois, il a envie de se dire : peut-être es-tu passé à côté d'un homme sans le voir ? Que faisait donc cet homme sur ce livre que Philippe Gardy avait consacré à Pèire Godolin ? Ce livre d'un occitaniste honorant un prof de français !

En 1969, Manuel ne pouvait même pas imaginer l'existence d'occitanistes (il connaissait seulement l'exception Castan), ni un tel engagement chez l'homme paisible qu'il a en cours devant lui, ni que lui-même se lancerait dans l'écriture, par l'occitanisme. Il ne savait pas que Perbosc et Estieu, les fondateurs de l'occitanisme moderne, étaient des instits. A travers eux et tant d'autres, l'école normale démontre qu'elle ne pouvait pas tuer cette culture primaire devenue avec Dinguirard culture universitaire ! Du chanteur Claude Marti à l'homme de théâtre Benedetto, du passionné Christian Laux à l'organisateur Alan Roch, de l'historien René Merle au poète Félix Castan, nous trouvons un univers lié à l'école normale ou aux instits. Comment l'école de la république ayant en charge la destruction des « patois », a-t-elle pu fournir en même temps de nombreux défenseurs de la langue d'oc ? Une question rarement analysée pour mieux en rester au schéma classique : une langue survivant contre l'autorité. Oh ! Paradoxe ! La passion pour la langue française pouvait conduire à la passion pour l'occitan ! Et Manuel rejoindra le combat occitaniste après un stage en 1977... à l'école normale !

Bien que rapide, le passage de Monsieur Dinguirard à l'école normale de Montauban ne sera cependant pas effacé de la mémoire de Manuel par les profs suivants. Sa bonhomie, son sens de la paresse – il rendait les copies avec un retard amusant – tout en faisait un cas, et Manuel garde ainsi quelques joies de plus qu'il ajoute à sa liste. Joies qu'il peut compléter par la lecture de livres publiés par Monsieur Dinguirard avant de mourir si jeune. En effet, il existe un commentaire d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry [ce choix est symbolique du personnage], un cours d'ancien français, et une édition de vers gascons, le tout publié par l'Université de Toulouse Le Mirail. Trois livres qui résument à merveille le grand humour et "l'archaïsme" de ce personnage.

Si côté mathématiques nous découvrirons le délire « maths modernes », « l'équivalent » en français, la déesse linguistique, n'avait pas débarqué avec M. Dinguirard d'où cette appréciation « d'archaïsme » qui est ici un compliment. D'autres profs, au nom de la linguistique, délaisseront le fond pour la forme, alors que les maths modernes visaient l'effet inverse, mettre enfin le fond avant la forme ! Monsieur Dinguirard jugeait d'abord du fond puis de la forme... Pour lui, le programme était secondaire, une route où il ne s'agissait pas de faire du tourisme, mais où il fallait articuler toute une géographie. Manuel a envie d'écrire que certains profs pensent judicieux de donner plusieurs clefs aux élèves, pour qu'ils se débrouillent ensuite devant les portes de la vie. M. Dinguirard n'en

donnait qu'une, celle qui ouvre aussitôt la porte concernée. Et la liberté du jeune ? vont répondre les généreux. Former n'est-ce pas aider à trouver la bonne clef face à la bonne porte ?

Avec M. Dinguirard, Manuel est devenu un irrémédiable « archaïque » d'autant qu'après son passage éclair, l'enseignement du français est devenu l'enseignement de la linguistique, la langue devenant seulement un animal à disséquer ! Auparavant la linguistique avait quatre masques artisanaux : vocabulaire, grammaire, conjugaison, orthographe. Certains croient d'ailleurs que l'archaïsme est là, dans les anciennes dénominations qui firent la gloire d'une école du passé si souvent invoquée avec nostalgie. Erreur ! Sous des habillages différents, il s'agissait de vêtir une forme, sans souci du fond, et les pédagogues rénovateurs en proposant comme alternative le « texte libre » faisaient peu de cas de la liberté. Il n'y a pas de liberté sans la clef, la clef n'ayant aucun lien avec le désir d'écrire mais avec la construction de la pensée. La linguistique doit venir après : à quoi bon étudier les mérites de la récolte si l'on n'a pas la moindre semence !

« L'archaïsme éternel » privilégie le fond sur la forme, le contenu sur l'emballage, la cause sur l'effet... or, pendant longtemps, Manuel a cru que les maths, qui scolairement lui tenaient la tête hors de l'eau, étaient du côté du fond, et le français du côté de la forme. En classe de quatrième, une prof, Mme. Cifuentes a pu ébranler cette certitude de gamin (quelle tonne de certitudes habite chaque enfant ?),

que M. Dinguirard a pu enfin balayer en poussant ses élèves vers la bibliothèque.

A l'opposé du prof de maths, un agité des bonnes causes, le prof de français était un paisible. A l'opposé de l'adepte impatient des maths modernes, nous avons la puissance historique d'une langue féconde. Pour la première fois de sa vie, Manuel se mit à écrire en sachant qu'il était trop tard pour y mettre les formes, et il commença à comparer Benjamin Perret et Louis Aragon. Depuis, tout ça a aidé Manuel à vivre avec plaisir son métier d'institut, à dire ce qu'il avait à dire contre l'ordre de ce qu'il appelle les apparences. N'ayant été qu'un parmi des milliers, à travers toutes ces années, il a la sensation que ce témoignage, au-delà des personnes, rappelle l'existence d'un univers, le sous-réalisme, là où tu sais assez, si tu sais vivre.

- « - Puisque tu as des idées, va écrire ce mot au tableau,  
dit le maître agacé par les réflexions d'une élève.  
- Oh ! elle, elle a même une idée pour construire l'intelligence,  
s'exclame un autre enfant. »  
(Enfants 8 ans, Mas Grenier)

## Les maths

Le professeur de mathématiques était aussi nouveau que les mathématiques étaient devenues « modernes » jusqu'à devenir au singulier « la mathématique ». Ce prof remplaçait l'épouse du directeur, tombée gravement malade, et il apportait avec lui une passion sans borne pour sa matière. Les fabricants de surnom n'étaient plus les génies d'autrefois donc on l'appela Boubi, pour Boubila. Il est évident que pour lui l'école normale ne pouvait pas être la vieille maison qu'on traite avec doigté à l'heure où la théorie des ensembles révolutionnait tout l'enseignement des maths. Aucune matière n'a vécu pareille remise en cause.

Originaire de l'Ariège, le lundi matin, Monsieur Boubila pouvait se laisser aller à raconter ses aventures du week-end puis tout d'un coup, rappelé à l'ordre des bijections, il se lançait dans un cours qui, à vitesse grand V, remplissait le tableau dans tous les sens.

Un souvenir marquant : il donna à faire un exercice que personne ne put résoudre. Personne, pour dire personne de la classe de seconde à la classe de terminale, car en étude, le travail en

commun dépassait en de telles circonstances, la promotion. Quand le professeur découvrit les feuilles blanches pour un exercice jugé digne de classe de CM2 il sauta au plafond faisant trembler les vitres de la classe. Bien sûr, certains élèves, prenant au premier degré ses colères mémorables, avaient peur. En fait, nous étions à un stade où il fallait oublier ce qu'on avait appris, pour tout reconstruire même les travaux les plus simples comme  $2 + 2 = 4$ . Tout d'un coup, cet acquis du CP devenait quatre énigmes plus énigmatiques les unes que les autres, et Manuel n'exagère pas ce constat.

- 1 ) Qu'est-ce que le nombre 2 ?
- 2 ) Que signifie le signe + ?
- 3 ) Que signifie le signe = ?
- 4 ) Que signifie le nombre 4 en la circonstance ?

Pour que cette reconstruction soit encore plus « parlante », il fallait même éliminer toute allusion numérique avec  $a + a = b$ . Bref, si vous demandez : *est-ce que  $a + a = a$  est possible ?* vous avez le genre d'exercice de CM2 que les élèves du secondaire regardaient avec des yeux ronds !

Pour ceux qui avaient eu du mal à suivre le cursus classique des calculs de bénéfiques, la remise en cause devenait un calvaire.

Plus que tous les autres profs, Boubi avait la passion de l'enseignement et toute sa carrière le démontrera. Chez d'autres, l'enseignement apparaissait plutôt comme une branche d'une action plus globale, plus générale, en faveur de la société, de l'épanouissement de l'individu, de la réflexion générale.

Ayant déjà fait l'essentiel du programme avec un professeur hors norme, Monsieur Lachaud, Manuel écoutait seulement d'une oreille en se disant : « Tiens comment Monsieur Lachaud aurait-il opéré sur ce sujet ? »

Monsieur Lachaud à l'école normale se serait fondu dans l'ambiance créée par Le Toine, Tustus, La Ménéque ou Albert Cavaillé. Lachaud enseignait les maths pour enseigner la vie et en cela il était un atypique au Lycée Ingres. Chez lui tout était rigueur : de la conception du cours à celle de l'exercice, de la manière de noter au costume impeccable qui l'habillait. Cette rigueur prévalait sur le programme lui-même. Pour lui, si la notion apprise n'était pas solidement acquise à quoi bon passer à la suivante qui dépendait de la précédente... et tant pis si le programme n'était pas fini (en terminale comment procédait-il ?). Pour lui, rigueur s'alliait à la sobriété et à la destruction systématique des illusions. A ceux qui pensaient avoir compris, il reposait la question sous une nouvelle forme qui détruisait le mur mis en place ! Il est donc intervenu auprès des instituteurs pour faire de la rénovation pédagogique. A quoi bon apprendre la soustraction si l'enfant ne possède pas sérieusement l'addition. Plutôt que de demander toujours :  $10 + 20 = ?$ , il fallait donc demander  $10 + ? = 80$  et cette addition imposait alors la soustraction, et la multiplication qui n'en est que la répétition.

Manuel a été profondément touché par ce témoignage de l'ami Jacky Mauquié qu'il reprend avec



émotion : « En 1981, le hasard a voulu que nous fassions avec M. Lachaud, son épouse et son fils, un voyage en Laponie et il fallait voir avec quelle passion, en utilisant les connaissances mathématiques, il nous montrait de l'avion, comment calculer la superficie des lacs de Finlande que nous survolions. »

Les parents de Manuel l'avaient connu dans d'autres circonstances : au comité fédéral du PCF où ils se souvenaient, au début du conflit entre l'URSS et la Chine, de son exclusion pour tendance pro-chinoise...

Boubi avait des maths la même conception, mais il la vivait de façon boulimique d'où son tableau difficile à suivre ! Toute la vie se réduisait aux maths (sauf le week-end). Il donnait une tonne d'exercices considérant que les autres matières n'étaient que des enfantillages. Il était un prof d'E.N. car il se passionnait autant pour la classe de C.P. que pour la classe de seconde. Il n'était pas rare qu'il donne en classe de seconde des exercices de C.E.2 pour nous montrer combien nous étions à côté des mathématiques. Nous n'avions pas l'apprentissage des *bases* au programme mais Manuel le voit encore arriver tout heureux, avec cette question : « et s'il n'y avait que deux chiffres ? » Aussitôt les élèves-maîtres se mettaient sur la défensive et devinaient qu'ils allaient en baver ! « Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas la différence entre les chiffres et les nombres ! s'exclamait-il ironique. » Monsieur Lachaud, même en fin de carrière, était un optimiste. M. Boubila semblait toujours désespéré.

Il avait tellement la passion de son métier qu'il avait du mal à jouer le censeur. Il pensait qu'il n'y avait pas de mauvais élève mais seulement des incompréhensions à lever et qu'avec un peu de travail... mais sa façon de poser les questions faisait souvent perdre les moyens du jeune sous « la question ».

S'il a aimé l'école primaire jusqu'à devenir plus tard inspecteur primaire (il finira cependant Inspecteur Pédagogique Régional de maths et c'est là que la compagne de Manuel le croisera) c'est parce qu'il pensait sans doute que là, tout se jouait. Les élèves de lycée avaient déjà derrière eux un lourd héritage, certains ayant été dégoûtés de la logique mathématique.

Son successeur Monsieur Sendral, se heurtera, sous une autre forme, aux mêmes refus de la rigueur propre à pas mal d'instits. Excédé, il demanda un jour à des instituteurs en stage : « Dessinez un triangle qui fasse 5 cm de basse, 3 cm sur le grand côté et 2 cm pour l'autre. » et pratiquement tous les stagiaires répondirent par un triangle, alors que  $3 + 2 = 5$  donc le triangle est mathématiquement impossible.

Les mathématiques modernes véhiculaient un langage hermétique mais signifiaient en fait qu'il fallait trouver enfin le raisonnement mathématique, la construction mathématique, le jeu mathématique.

M. Boubila refusait une certaine conception de l'école non pour fuir l'école comme c'était le cas assez souvent, mais pour la retrouver.

« Je trouve que la vie adulte, c'est la vraie vie. »

(Enfant 8 ans, Montech)

## **Les langues (espagnol, anglais, lecteur d'espagnol)**

L'enseignement des langues était à l'école normale un enseignement à part car, à cette époque-là, il ne débouchait sur rien côté futur travail de l'institut. Depuis, surtout l'anglais, est au programme dès l'école l'élémentaire mais en 68 ce n'était même pas une perspective. Enseignement à part surtout pour l'anglais langue seconde, puisque tous les élèves de la série D savaient que cet enseignement s'arrêtait en classe de première. Vu que nous connaissions notre futur métier, l'essentiel c'était d'avoir le bac pour aller en classe professionnelle donc, suivant les lois de l'utilitarisme, les efforts étaient minimes.

Manuel ne dira donc rien de plus sur l'anglais, si ce n'est la passion de la prof pour sa matière ; par contre la double présence d'une prof atypique et d'un « lecteur » rendait l'espagnol plus marquant surtout qu'en classe il y avait en plus deux élèves d'origine espagnole.

Carranza, le lecteur, était employé par « protection ». Ce vieux monsieur accédait ainsi à une modeste rémunération. Ancien de la guerre

d'Espagne, il crut s'étrangler une année, en faisant l'appel quand il découvrit pour la première fois un élève-maître nommé Franco. « Pour vous ça sera Robert, Monsieur Robert, décida-t-il. » En fait Carranza nous permettait surtout d'apprendre un moment de l'histoire espagnole plus que la langue qu'il aurait dû enseigner. Sa faible silhouette, son français au fort accent, sa voix, tout en lui témoignait d'une énorme difficulté à vivre. Il suscitait plus de compassion que d'envie d'apprendre.

La prof d'espagnol, qui en était à sa dernière année à l'E.N. de Montauban, Madame Germain, cousine de Georges Saubestre, pharmacien à Caussade, surnommé **La Ménèque** depuis la nuit des temps, a fini sa carrière à Marseille. Son enseignement ne respirait pas le dynamisme qu'injectera Monsieur Ranz son successeur.

Parmi les élèves-maîtres, l'espagnol était pour certains une formalité, pour d'autres une corvée, dans tous les cas une histoire glorieuse. Manuel n'ayant eu que trop tardivement la passion pour les langues n'a pas su profiter de cet enseignement qui malgré ses défauts devait bien apporter quelques avantages.

De toutes les photos de ce livre, la suivante, à savoir la classe avec les deux profs de langue, est celle que Manuel trouve la plus belle, sur tous les plans.

« -Remarquez bien le t à la fin de cent, dit le maître.

- C'est normal, au féminin, ça fait santé. »

(Enfant 7 ans, Mansonville)

## **Le bâtiment scientifique**

Situé sur la gauche en entrant, il est aisé de vérifier à l'architecture, qu'il est postérieur à la construction de l'école normale. Au rez-de-chaussée c'était le domaine d'un homme que ma promotion ne rencontrera qu'en 69-70 car en classe de seconde, il n'y avait pas de sciences naturelles. Cependant, sa notoriété, son originalité nous oblige à l'évoquer. Albert Cavallé, (*Albert* disait-on simplement) maître d'œuvre en sciences naturelles, avait en même temps une activité politique connue comme adjoint au maire socialiste de Montauban (un prof, adjoint d'un instit) et une activité culturelle et sociale très riche. Au cours des années 80, chez les bouquinistes parisiens des quais de la Seine, Manuel est tombé sur une de ses brochures décrivant les zones de culture du vin doux naturel dans le Roussillon, et il comprit seulement alors que son action dépassait les imaginations.

A l'école normale, il continuait l'action de Marcel Guerret né le 30/08/1887 à Savoyeux (Haute-Saône-France) et décédé le 22/01/1958 à Montauban (Tarn et Garonne) qui, en tant que dirigeant socialiste, fut aussi premier adjoint au maire de Montauban puis député de la circonscrip-

tion de Castelsarrasin du 03/05/1936 au 31/05/1942. Suivant la filière classique il avait été instituteur, puis à 24 ans professeur à l'école normale de Montbrison avant d'arriver à celle de Montauban où il enseigna les mathématiques et les sciences de 1920 à 1936. Son activité professionnelle et politique ne l'empêchait pas d'avoir aussi une activité culturelle en lien avec la préhistoire ce qui lui permit, après sa retraite, de s'occuper du Musée d'Histoire Naturelle de Montauban.

Guerret continuait l'action d'Antoine Capgras né le 23/03/1873 à Moissac (Tarn et Garonne) et décédé le 03/02/1964 à Cap-Breton (Landes). Entré à l'école normale de Montauban en 1892, Antoine Capgras en sortit en 1895 et fit d'abord carrière dans l'enseignement en occupant divers postes de directeur d'école en Tarn-et-Garonne, jusqu'en 1912, quand il devient secrétaire général de la mairie de Montauban. Son engagement socialiste vécu aux côtés des radicaux en fit un candidat élu à la députation sur la liste du Cartel des gauches en 1924. Du 11/05/1924 au 31/05/1928 il est le premier député socialiste du Tarn-et-Garonne. Le changement de mode de scrutin en 1928 n'empêche pas sa réélection. Mais il sera battu en 1932. Après la Libération, il est maire de Labenne (Landes).

Le socialisme tarn-et-garonnais a donc été très présent dans l'enceinte de l'école normale et Albert en fut le dernier feu d'artifice.

Au premier étage du bâtiment, le professeur de physique et chimie nous entraîne dans un autre monde plus douloureux (Cavaillé était un bon

vivant). En classe de troisième Manuel avait eu un prof de physique génial, puis au cours de sa première année de seconde il a continué d'être un bon élève en physique et chimie, une matière qui complétait bien sa passion pour les maths.

En 68-69 il était bien placé pour juger des qualités de ce prof de physique et chimie de l'E.N. peu ordinaire. Il préparait soigneusement son travail qu'il réalisait avec expériences à l'appui... mais sans pouvoir exercer la moindre autorité sur les élèves. De temps en temps, il piquait des colères à voir le désintérêt des jeunes, devant ses efforts, mais en pédagogie comme dans la vie la colère est mauvaise conseillère. Nous l'appelions **Physicou** et nous suivions ses cours pour faire autre chose : lire, bavarder, rêver.

Cet homme au corps sec changeait de visage à la veille des vacances. Malgré le peu d'attention que nous lui portions, il nous proposait la lecture d'un roman qu'il écrivait ! Manuel a le souvenir d'une science-fiction, ou de nouvelles, plus que d'un roman.

La jubilation qu'il éprouvait en lisant un texte plein d'humour, était profondément émouvante. Qui a conservé les vieux papiers littéraires de *Physicou* ? Le prof de français connaissait-il ce passe-temps peu commun de son collègue physicien ?

D'autres comme Manuel aimaient la physique mais personne ne pouvait résister à la dégringolade. Nous avons la preuve vivante qu'une même classe pouvait filer doux avec les uns et foutre le bazar avec un autre. Les jeunes n'étaient pas et ne seront jamais des anges. La lutte pour l'autorité devient

parfois une lutte pour la vie. Je regrette à tout point de vue cette dérive inexcusable. Il n'était ni méchant, ni incompetent, ni méprisant, il vivait comme ont dit aujourd'hui au pays de bisounours. Dans ce cas, il faut fuir le métier d'enseignant...

L'homme est décédé de triste manière. A l'école normale il était, malgré tout, dans un univers semi-protégé sans que les autorités soient pour autant capables d'alerter le personnage sur les dangers qu'il courrait. Dans le monde du privé, il aurait été viré en moins de deux, mais dans le public, comme chacun sait, le licenciement est plus difficile. Aussi, les autorités, pour éviter les critiques, préfèrent lâchement laisser la situation se pourrir afin de rendre le verdict final, inévitable. Les autorités syndicales ont aussi leurs responsabilités dans cette dérive. Au nom de la défense des personnels, elles hésitent à proposer des mesures, qu'un enseignant risque de prendre pour une sanction. Pire, elles prétendent que c'est à l'administration d'agir.

Après être devenu prof de lycée, l'E.N. n'ayant plus besoin de ses services, *Physicou*, un matin plus sombre que les autres, a décidé de se jeter du cinquième étage. Il nous a démontré au prix fort, qu'on n'enseigne pas sans exercice de l'autorité. La question n'est pas : autorité ou pas d'autorité, mais quel type d'autorité ? La dépression ne pardonne pas quand on travaille face à des enfants. La victime ne peut en mesurer les conséquences, aussi il faut exercer sur elle, une mesure autoritaire pour la sauver contre elle-même, mesure que les



inspecteurs savent parfois mettre en œuvre contre quelques insolences exercées à leur égard, mais qu'ils refusent d'appliquer à quelqu'un de malade, car ils n'ont plus les moyens d'offrir une réorientation. Bien souvent, dans le service public, la lâcheté permet de gravir les échelons. Comment faire pour que l'humanisme l'emporte ?

Retrouver des années après la photo de *Physicou...* Monsieur Soubiran, ce fut une énorme surprise pour Manuel<sup>29</sup> !

---

<sup>29</sup> Comment n'aurait-il pas pensé à lui quand, au moment de clore ce livre, nous apprenons que pour la première fois une enseignante s'est immolée dans une cour de récréation à Béziers ? D'autres préfèrent abandonner avant que la coupe ne déborde. Ce geste fou est un tournant dans l'histoire des risques du métier... Capturer toutes les réactions serait déjà un travail significatif car après tout... si elle était nulle, avait-elle mieux à faire, sous-entendent des cyniques ?

- « Face à une page de B.D. en occitan, voici trois réactions :
- C'est du français, il y a écrit Macarel » dit celui de 8 ans.
  - Mais non, c'est la langue du café, dit le second, 9 ans.
  - Vous voyez pas, c'est du patois ! dit celui de 10 ans. »

(Enfants, Saint Sardos)

## La musique

Dans une immense salle où on passait des films, il y avait un piano et au piano la prof de musique, Madame Vallespir dont le mari passera faire un complément d'enseignement en français, à un moment. La sœur de Manuel lui rappelle qu'on l'appelait *Chouchounette*, un surnom venue qui sait d'où. Absente en début d'année, Manuel ne risquait pas de s'en plaindre.

Il découvrait pour la première fois les cours de musique. De vagues souvenirs d'un instit jouant d'un guide-chant à l'école primaire constituaient un maigre bagage. Par la suite, l'école du peuple n'avait pas eu à se soucier de cet enseignement. Par contre un lieu existait où le chant jouait les premiers rôles : l'église. C'était pour Manuel une raison de plus de regarder avec méfiance cet art.

Bien des jeunes du peuple apprirent, à l'aide des curés, à chanter et à jouer de la musique.

Admirateur du piano du pauvre Manuel va découvrir à l'E.N. l'étendue de ses ignorances dont il ne sortira à peine que vingt ans après. Autant dire que l'E.N. n'a pas débloqué ses oreilles malgré les efforts d'une prof amoureuse de sa matière et qui deviendra directrice de l'IUFM. Sauf que l'amour ne suffit pas pour réussir un enseignement.

Le système EN impliquait la présence de la musique puisqu'ensuite, l'institut en poste, avait aussi en charge cet enseignement (même s'il était peu assumé et qui a vu un inspecteur s'en plaindre ?). Manuel ne sera pas performant sur ce point, si jamais il l'a été sur d'autres. La flûte à bec aurait dû éduquer son oreille, l'écoute d'œuvres aurait dû former sa culture mais même pour chanter *l'Internationale* il était au rang des incapables comme le lui fit remarquer un Toulousain au cours de sa première manif parisienne en faveur d'Angela Davis.

Cependant, comme pour le dessin ou le sport, l'E.N. verra naître des champions en musique. Un normalien surnommé Tsitsipoum et Louis Baudel, passeront, leur vie, sur des plans différents, aux côtés de la chanson comme ils le faisaient le soir des fêtes de l'école.

L'E.N. a été un lieu de brassage et les promotions, sachant qu'elles étaient liées par un même destin, le futur métier d'institut, renforçaient ce brassage. En conséquence, le fana de sport ne pouvait ignorer le musicien en herbe qui lui-même avait la chance de rester baba devant un roi du dessin. Ailleurs, il y aurait eu des groupes se spécialisant (les plutôt matheux, les plutôt artistes...) mais à l'EN les spécialités forment un tout. Bien que totalement idiot en matière de musique, le copain de Manuel était un as au piano.

Si Mme Vallespir n'a pu débloquent les oreilles de Manuel, elle qui a obtenu à la rentrée 1969 une salle

à part entière au deuxième étage, c'est qu'il était irrécupérable ; et là il faut être grand pédagogue pour casser la coquille. Jacky Mauquié a eu cette solution qui l'aurait aidé : « Assez vite, j'ai compris que toutes les disciplines étant transversales, on pouvait avec le chant créer une âme dans nos classes. Quel meilleur instrument que la voix que chacun possède et que chacun, une fois les inhibitions levées, est content d'utiliser à tous les niveaux de l'école primaire. Avec la chanson, on sensibilise à l'histoire, aux faits de société,... et surtout on lit et on retient et on traite également l'information. Je me rappelle avoir appris aux élèves de cycle 3 "Potemkine" parce que Georges Coulonges venait dans ma classe ainsi que « L'enfant au tambour » (chansons dont il est le parolier). Je ne décris pas son émotion. »

Une fois les inhibitions levées... Manuel est sorti de l'ornière en découvrant vingt ans plus tard, le mélodica qui l'a accompagné ensuite dans des tas de classes, le mélodica frère de l'accordéon clavier piano, le mélodica plus facile que la flûte à bec. Preuve que l'obstacle pouvait être franchi.

Manuel a cité ici Jacky à cause d'un souvenir très clair du 21 juin 1986. Pour cette fête, il tenait à suivre le spectacle du Conservatoire de l'école de Musique de Montauban où il avait été invité par une élève de 12 ans, Isabelle, qui lui avait demandé : « Maître, c'est quoi le sens des responsabilités ? » En arrivant, le hasard faisant bien les choses, la place disponible... c'était à côté de Jacky désireux de suivre les efforts de son fils à la clarinette.

L'E.N. permettait de telles retrouvailles...

« - Quand on est vieux, on mange ? demande un enfant inquiet à l'idée de la mort. - Oui, on mange répond le maître. - Et si on mange beaucoup, on redevient jeune ? »

(Enfant, 5 ans, Lavit)

## Le dessin

Le prof de dessin était en fait un grand artiste montalbanais, **Marc Dautry** plus soucieux de former des disciples à ses idées bien arrêtées (arrêtées surtout à l'époque de Dürer) que des enseignants. En conséquence, il pourrait être une exception confirmant la règle, or ce n'est pas le cas.

Marc Dautry, comme Carranza, était là grâce au soutien généreux du directeur de l'école normale vu qu'il n'avait pas les diplômes officiels pour exercer. S'il n'avait aucun souci de la formation pédagogique pratique, il offrait une formation culturelle faite de convictions profondes.

Il occupait la salle du deuxième étage qui en 69 deviendra salle de musique, le dessin passant en face, dans la première salle d'études de Manuel.

Allergique aux « arts plastiques » il défendait seulement le dessin enseigné par les moyens traditionnels afin de discerner les futurs artistes. Parmi les promotions de l'E.N., chaque année, de talentueux normaliens, grâce à ses conseils, devenaient des dessinateurs chevronnés. J'offre à la page suivante un dessin parmi des centaines, d'un de ses adeptes, l'ami Jean Brun.

Il avait dessiné pour le journal **Point Gauche !** en janvier 2005 Max Dreifus, un juif allemand qui en 1940 a pu s'échapper du camp de Gurs.

Cependant, la grande majorité des élèves, incapables d'atteindre les hauteurs du maître, bénéficiaient de ses discours enflammés sur l'art. Certains aimaient l'écouter pour s'éviter de dessiner. D'autres l'écoutaient en dessinant.

Par ce prof atypique, les normaliens et normaliennes découvraient la réalité d'un artiste confronté au monde moderne. Dans le cadre d'une formation strictement utilitariste, Marc Dautry aurait été totalement déplacé, mais l'E.N. était aussi un champ d'expérience.

Manuel n'a fait aucun progrès en dessin, pas plus qu'il n'en a fait en musique, par contre il a appris à regarder les œuvres d'art et ce faisant à considérer l'art autrement que comme un superflu de gens riches capables d'en profiter.

L'année d'après, l'arrivée de Jacques Larroque, même s'il était aussi un grand dessinateur, fut une révolution dans l'école, une révolution par le changement de salle, par la pédagogie et par les objectifs mis en œuvre. En retour, il permettait de mieux réfléchir au cas Dautry. Larroque se plaçait dans l'art de son temps tout en étant aussi un artiste capable de seulement dessiner, quand Dautry pensait que l'art se situait en dehors du temps.

Pour sa salle, Dautry n'avait besoin de rien sauf d'objets modèles. Nous sommes passés dans la salle en face qui avait accès à l'eau. Larroque tenait lui aussi des discours (comme si les peintres avaient besoin d'être bavards) mais du genre : « Comment faire des arts plastiques sans avoir un robinet d'eau ? ».

Dautry apparaissait alors comme totalement adapté au moule de l'E.N. ancienne car dans le rapport entre pratique artistique/réflexion intellectuelle, il s'appuyait plus sur la réflexion que sur la pratique (quand chez Larroque le rapport était inverse).

C'est un peu comme en musique le rapport entre le solfège et le jeu avec un instrument. La démarche pédagogique classique consiste à penser qu'il faut d'abord travailler le solfège puis l'instrument. Cette démarche s'appuie sur la connaissance. Pour d'autres, il s'agit de jouer car c'est en jouant qu'on accède au solfège. Bien sûr, une pratique sans professeur tourne en rond et ne conduit nulle part.

Par contre une pratique, appuyée sur les observations d'un prof, peut se remettre en question en permanence. Une démarche pédagogique retient que l'enfant apprend à parler par la pratique et l'autre retient qu'il faut savoir pour bien faire.

L'enseignant travaille avec sa vie, ses talents, autant qu'avec son savoir. Dautry n'aurait jamais pu faire le travail de Larroque même s'il était passé par une école de formation appropriée, et inversement Larroque n'aurait pu faire le travail de Dautry.

Par je ne sais quel hasard, Jacques Larroque a réalisé, peu après son arrivée, en 1971, la *Une* permanente du journal syndical, bien que ses opinions ne soient pas celles de la majorité du Syndicat National de Instituteurs (SNI). J'ai souhaité offrir ce dessin page 123, car il symbolise bien la vision bucolique de l'école primaire qui hantait encore les esprits. Deux jeunes enfants se tiennent par la main et partent visiblement de leur

ferme pour rejoindre l'école, accompagnés par le chien. La ferme et son pigeonnier rappellent plus le siècle précédent que le siècle futur. Au fond dans le lointain, le village sur la butte. Un dessin qui rappelle qu'en 1981 les conseillers en communication de François Mitterrand présentèrent son portrait avec en arrière plan ce même village dominé par un clocher d'église. Larroque dans sa pédagogie tenait plus de l'art moderne que du dessin classique et pourtant c'est ce dessin qui ira dans presque tous les foyers d'instits pendant plusieurs années, chaque trimestre. Le hasard a voulu qu'en feuilletant ce numéro pris au hasard je tombe sur ce compte-rendu d'un débat de congrès qui confirme l'intérêt de Manuel pour l'E.N. :

« **Damaggio** intervient sur l'école fondamentale (ségrégation au niveau des E.N., refus de participation de l'enseignement supérieur) et demande des précisions sur la formation hors de l'université.

**Bouchareissas** [le dirigeant] indique que l'école fondamentale n'a jamais prétendu former des maîtres hors de l'Université, mais que l'Ecole Normale rénovée demeure le plus sûr moyen de former ceux-ci. »

En 1989 à l'école de Lalande, Manuel a croisé la petite fille de Dautry. Pas loin de l'école, pour le Bicentenaire de la Révolution française, eut lieu l'inauguration de l'immense statue de son grand-père, **Liberté**. Une statue totalement admirable. La petite-fille était présente et semblait vivre dans l'univers de beauté de Marc Dautry. Comme si le destin avait sa part d'inévitable.



«- Maître, il nous a mis du sel dans le verre, dit au maître, l'enfant à la cantine.

Le maître se lève et va interroger le coupable :

- Pourquoi avoir mis du sel dans les verres de copains ?
- Mais j'en ai mis aussi dans le mien, dit l'enfant étonné par la question. » (Enfant 8 ans, Monclar de Quercy)

### **Les appartements du directeur et de l'intendant**

Suivant le principe du logement de fonction pour le couple d'instituteurs, le directeur de l'école normale comme l'intendant, vivaient sur le lieu de leur travail. Quand on regarde la façade du bâtiment, ils occupaient tout le premier étage de l'aile droite. Cette présence physique permanente n'est pas anodine. Pas seulement parce qu'elle permettait à l'intendant, en dehors de ses heures de travail, de venir faire une visite dans le dortoir pour voir si tout était en ordre. Il arriva même au directeur de se livrer à cet exercice un jour où il comprit que le bâtiment était anormalement calme. Il entra dans le dortoir, demanda au surveillant de noter le nom des absents puis trois minutes après, avec l'humour qui lui était cher, il déclara : « Notez plutôt les présents ! ». Les présents étaient en effet infiniment moins nombreux que les absents ! Le lendemain le bureau du directeur était archi plein et

les absents révélèrent qu'ils étaient allés au cinéma voir *Astérix*. Il n'y eut aucune sanction.

Manuel savait que des appartements de directeur existaient aussi à la poste, au lycée et en d'autres lieux mais à l'école normale, le directeur était aussi un formateur. Nous pouvons supposer que dans une grande école normale, le directeur n'avait qu'une fonction administrative mais à Montauban cette proximité avec les élèves lui donnait une autorité de père de famille. En conseil de classe, où il arriva à Manuel de siéger, le directeur pouvait montrer que les élèves n'étaient pas que des noms. Il avait d'ailleurs avec les profs – du moins en conseil de classe –, la même relation qu'avec les futurs instits : la confiance. Une fois, le prof de dessin avait oublié de mettre une note sur un bulletin et le directeur demanda des explications : « Mettez lui 15 répondit le prof ». Et sans plus de commentaires le directeur s'exécuta.

- L'institutrice reçoit les parents d'un enfant.
- Vous savez, c'est normal qu'avec le déménagement votre enfant ait quelques problèmes, dit l'institut.
- Le père se retourne alors vers l'enfant :
- Je veux dire une seule chose : si tu ne ramènes pas de bonnes notes, tu auras une torgnole !  
(lieu inconnu par respect pour les personnes)

## **Le lieu ultime**

Quand on regarde la façade de l'édifice, sur la droite, dans un coin, il nous reste un lieu à visiter. Un monument de pierre occupant une petite partie du jardin, avec dessus une liste de noms gravés. André Brustel, dans son étude sur l'histoire de l'E.N. s'attarda sur cet élément, engageant quelques recherches pour retrouver la trace des noms inscrits. Il ira jusqu'à exprimer un souhait : « que le monument érigé en 1922 reste en place quel que soit le statut futur de l'école ». Le monument restera d'autant plus en place qu'il est totalement oublié. Manuel n'y aurait prêté aucune attention si...

Là, un matin, tous les normaliens ont été rassemblés pour écouter un discours du directeur. L'un d'eux venait de mourir dans un accident de voiture. M. Vanpenne en un ton mesuré et émouvant, moraliste mais sans plus, témoigna de toute son humanité.

Un normalien n'a pas à mourir bêtement, il a une mission à remplir, mais cette mort n'était rien d'autre que l'entrée dans l'E.N. d'un phénomène impossible à oublier. De très nombreux jeunes partaient avec leur voiture vers le néant, alors, pourquoi pas un normalien !

Le jeune homme était une « vedette » : il avait déjà plusieurs fois joué avec la vie... tellement il voulait la croquer à pleine dents ! Doté d'un humour sans borne – mais qu'est-ce qu'en sait Manuel vu qu'il l'a si peu connu – il roulait parfois, disait-on, en regardant seulement à travers la moustiquaire de la 2 CV (sous le pare-brise, elle pouvait se lever quand on voulait un peu d'air). Il donnait ainsi la sensation que la voiture roulait seule. Puis il avait eu une voiture de sport...

Pour le péquin Manuel, il ressemblait à une légende car la quatrième année était très loin, c'était même un impensable, et ce jeune qui avait franchi ce mur, planait comme ses copains de promo au-dessus des têtes de première année. Autour du monument aux morts, nous étions invités à reprendre des forces, à nous ressaisir, à mesurer nos responsabilités. Au cours de toute la scolarité de Manuel ce sera le seul moment, passé en ce lieu.

« Regarde, regarde, dit l'enfant au maître, je me suis appris quelque chose. » (Enfant 6 ans, Villebrumier)

## **Conclusion**

Le présent est toujours au cœur du propos. A la rentrée 2010, les enseignants débutaient tous dans le métier sans formation et franchement j'ai eu du mal à y croire. Les autorités osent appeler réforme une suppression ! Les journalistes répètent en boucle, la réforme, la réforme...

Alors qu'en 1968 une nouvelle année de formation professionnelle est accordée aux normaliens, en 2011 c'est la fin ! Quel écart !

Le bricolage dans l'éducation nationale ne date pas d'aujourd'hui. Combien sont-ils, à travers les âges, les remplaçants instits lancés sans formation dans une classe ? Mais avec la nouvelle loi, nous n'en sommes plus là : de circonstanciel, le bricolage devient fondement du métier. Alors que les années 1970 débutèrent par un dernier progrès phénoménal, la formation continue sur le temps de travail, petit à petit elle a disparu et nous en sommes à la destruction de tout lieu de formation professionnelle. J'ai du mal à y croire, franchement le moment m'est douloureux.

Plus douloureux encore : la réforme entre en application comme si la suppression de tout lieu de formation professionnelle s'était faite dans le calme. Les luttes des années passées dans les IUFM furent au contraire très réelles, très dures mais sans succès. Dans les écoles, collèges et lycées la lutte a été moins visible, la rage n'en a pas été moins profonde.

Pour comprendre : ajoutons que la fausse formation passe par des stages, entre les mains des seuls inspecteurs, donc sous l'autorité directe des chefs. Les professeurs d'école normale puis d'IUFM avaient une légitimité propre, et le lieu professionnel de formation était un lieu de débat, indépendant de l'autorité administrative.

Sur ce point aussi, hier, tout n'était pas rose et merveilleux. Bien souvent des enseignants doutaient du bien fondé de la formation sauf que par ce doute entraient la réflexion, la recherche, la quête du plaisir d'enseigner.

Mon passé d'institut (et en fait, pour l'essentiel, d'institut remplaçant) m'a conduit vers une certaine forme de bricolage permanent. A présent nous tombons dans le bavardage ridicule : la formation initiale avec un tuteur, et la formation continue avec un inspecteur, pour tous les niveaux d'enseignement !!! Incroyable régression appelant une normalisation des esprits. La suite est évidente : après le secondaire, le primaire va bénéficier des services des auxiliaires car à enseigner sans se former, on peut recruter sans le concours pour éviter d'avoir des fonctionnaires ! On peut recruter par des campagnes de publicité !

Hier, le système école normale formait un tout dont il était dangereux d'enlever un élément. Un tout historique d'abord car il était né contre l'école catholique et quand on est un organisme de combat, ça laisse des traces. Un tout politique : le recrutement populaire, et l'objectif démocratique de l'école était une évidence qui commençait à s'effriter en 68 mais qui restait importante. Un tout sociologique comme une fac de médecine ou telle autre grande école. Globalement, les reçus au concours appartenaient au même milieu social, un peu comme si le concours avaient des effets moins liés aux connaissances qu'à la sociologie. Le concours permettait surtout une ascension sociale à des jeunes qui risquaient de passer à côté. Autant de constats si connus qu'ils ne nécessitent pas ce livre.

Ces pages se justifient plutôt par la quête du détail où se cache la sève de l'arbre, des détails dont l'oubli risque d'accompagner une mort lente. Des détails qui tendent à laisser croire que nous étions dans le meilleur des mondes possibles. La nostalgie effacerait-elle les faces sombres ? Non, aucune nostalgie : que pouvait espérer de mieux quelqu'un nourri et logé, formé et déformé dans un cadre sympathique ? D'autres porteraient le regard sur les sueurs froides en cours de maths, sur les espoirs déçus, sur un monde à courte vue... Un témoignage reste un témoignage.

Ces quelques pages se justifient car quelles que soient les réalités du présent, le futur démocratique

aura besoin de se reposer les questions des fondateurs des E.N. ! Il aura besoin de se doter d'un projet sur le long terme, même si les bouleversements perpétuels actuels sont des remises en cause niant tout repos de la pensée, repos sans lequel rien de grand ne peut émerger. Le système école normale ayant eu aussi ses heures de gloire dans divers pays du monde (pensons par exemple au Mexique), la confrontation des analyses devrait également renouveler la problématique d'une école comme projet global, et non comme projets émiettés dans chaque établissement. Jamais, nulle part, on n'a fait de pain avec des miettes : la farine, l'eau, le sel restent les points de départ.

Et puis, tout simplement, ces pages veulent rendre hommage à des êtres de chair et de sang qui furent de grands personnages, leur vie ne se réduisant pas à la fameuse année scolaire 68-69 quand ils croisèrent le jeune Manuel. Sur le blog de La Brochure, après un hommage rendu à M. Dinguirard, j'ai eu [je reprends ici la première personne] l'immense plaisir de recevoir des remerciements de ses enfants. La vie n'est parfois habitée que par de tels menus plaisirs.

Ce récit clôt quelques efforts passés qui confirment ma passion permanente pour l'histoire de l'école au plus près des réalités locales. En 1995 j'ai publié un travail d'une centaine de pages intitulé : ***Tant qu'il y aura des instits***. De l'histoire du premier instit montalbanais, **François Pastoret**, un homme particulièrement génial au



cœur de la révolution de 1789, à l'histoire des derniers instits en 1989, qui débuta par la mise en place des professeurs des écoles, j'ai tenu à montrer que le nouveau statut de l'instit était plus qu'un changement de dénomination.

Au même moment, j'écrivais un autre livre : ***Des paysans sont de sortie***, une histoire parallèle à la précédente, la fin des paysans coïncidant avec la fin des instits.

En occitaniste convaincu, pour faire crier certains, dès les premières pages, j'y affirme que la double fin, des paysans et des instits, signait la fin de la pratique sociale de l'occitan.

Ensuite, en 2006, en direction de quelques amis, j'ai fait le portrait de 50 enseignants au cœur des joies de ma vie professionnelle ou de ma vie tout court (voir leur liste à la fin de cet ouvrage). Ce cadeau du retraité, que je me faisais à moi-même, devait donner lieu à une sympathique rencontre annulée au dernier moment. De là est née la décision de créer une maison d'édition qui me permet de réaliser ce nouvel ouvrage.

Je pourrais ajouter quelques autres travaux autour de la question, comme le récit de la grande grève de 2003 vécue chez les enseignants, divers articles dans des revues pédagogiques, syndicales ou autres ; en fait ces quelques pages constituent la conclusion d'une démarche et d'une recherche venues de loin, m'obligeant à emprunter des sentiers pas toujours fiables.

A relire les écrits passés, j'ai retrouvé des éléments oubliés qui m'ont incité à travailler à cette

histoire sans pouvoir la cerner aussi bien que j'aurais aimé le faire. Il s'agit plus d'un livre d'ambiance que d'un livre de souvenirs, plus de la peinture d'un paysage que celle de portraits, plus une série de constats que la reconstruction du passé.

L'idée de ce travail sur l'E.N. est née au milieu des années 90 quand, avec Roger Carrié, en faisant ensemble quelques trajets professionnels pour remplacer des instits en stage, nous égrenions nos souvenirs. L'idée a été renforcée au cours des retrouvailles de la promotion, en 2009, fête organisée à Caylus grâce à l'ami Yves Vidailiac. Le passage devant la feuille blanche ne tient en rien à la nostalgie ; il est devenu une nécessité impérative – la seule condition qui me pousse à écrire – car plus que jamais depuis cette rentrée, les normaliens que nous étions, sont devenus des dinosaures !

Dans cent ans, en ramassant un de nos os, je refuse que des savants puissent prétendre reconstituer *l'animal tout entier* : il n'aurait aucun rapport avec la réalité remise en trois dimensions par les miracles de la technologie. La trace laissée par ce livre ne sera pas la clef infaillible ouvrant la connaissance sur un continent repérable mais il apporte un peu de chair.

Pour ceux qui ne comprendraient pas l'originalité du propos, sans prétendre au livre d'histoire, rappelons que le premier souci du gouvernement de Vichy a été la suppression des écoles normales dès la rentrée 1940 ! Les bâtiments serviront d'institut pédagogique (le mot institut qui reviendra en 1989, pour la suppression définitive des E.N.).

Voici un rappel chronologique :

- **10 juillet 1940** : Le maréchal Pétain est investi des pleins pouvoirs. L'opinion publique ne sait pas encore qu'il est porteur de l'idéologie d'extrême droite incarnée par Charles Mauras dont la lutte contre la république se manifeste particulièrement par une critique virulente de l'école publique laïque. Dès sa prise de pouvoir, Pétain et son gouvernement vont s'attaquer à l'école publique.

- **17 juillet 1940** : On pourra démettre de ses fonctions tout fonctionnaire qui serait "un élément de désordre, un politique invétéré ou un incapable". Sont particulièrement visés les instituteurs, les cheminots et les douaniers militants syndicalistes.

- **30 juillet 1940** : Une liste des manuels scolaires "interdits" est publiée. L'historien Jules Isaac, traditionnellement auteur des livres d'histoire du primaire, est particulièrement visé car il est juif.

- **9 août 1940** : Une circulaire dit que pourront être déplacés les instituteurs séduits par des "théories périmées".

- **septembre 1940** : Fermeture des Ecoles Normales d'instituteurs qui sont considérées comme "les séminaires malfaisants de la démocratie" et qui produisent des "instituteurs imbus de science, de laïcité, et de socialisme, qui sont les piliers de la 3ème république". Désormais, les élèves-instituteurs issus du concours d'entrée à l'Ecole Normale seront intégrés aux lycées où la fréquentation des fils de la bourgeoisie est supposée leur être salutaire. Ils y subiront, ainsi que les lycéens, une intense propagande vichyste.

Mauricette Fontanier, nouvelle reçue au congrès de l'école normale, s'est retrouvée à cheval sur les deux systèmes : elle entra d'abord au lycée pour, avec la Libération, se retrouver à l'E.N. de Cahors.

Ce rappel permet de mieux saisir le fait qu'à traiter la question de l'école normale, on s'engage inévitablement.